

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.A.C.

Le Grand-duc Nicolas

Un collaborateur du « Correspondant » a tracé du généralissime des armées russes un portrait dont nous reproduisons ci-dessous les traits essentiels.

Le grand-duc Nicolas est né le 6 novembre 1856. Petit-fils de l'empereur Nicolas I^{er}, il est oncle à la mode de Bretagne du tsar actuel. Son père fut généralissime de l'armée russe pendant la guerre russo-turque, comme il l'est lui-même dans la formidable lutte d'aujourd'hui.

Elevé dans la maison paternelle, les goûts du jeune Nicolas Nicolaïewitch se portèrent vers la carrière des armes. Elle devint le but unique de sa vie et bientôt il entra à l'académie militaire. Le 5 juillet 1874, il était sous-lieutenant de cavalerie et c'est dans cette arme qu'il a fait toute sa carrière. Il ne tarda pas à être inscrit sur la liste de l'état-major et nommé aide de camp.

Pendant la guerre turco-russe, le grand-duc Nicolas se révéla ce qu'il ne devait pas cesser d'être : un modèle de toutes les vertus militaires et le défenseur intelligent et dévoué de l'empereur et du pays. Un des premiers, à la tête d'une poignée de braves, il tenta et réussit la traversée du Danube fortement défendu. Il reçut, en récompense, la médaille de Saint-Georges de 4^e classe.

Dès le 10 septembre 1877, il fut promu colonel commandant les hussards de la garde de Sa Majesté. Cavalier émérite, aimant le cheval en sportsman, autant qu'en homme de guerre, d'une intrépidité à toute épreuve, il rénova les méthodes russes. En 1894, l'empereur le choisit comme aide de camp général. Enfin, en 1895, il était mis à la tête de la cavalerie de l'empire avec le titre d'inspecteur général. Dès ce moment, son action personnelle devint plus grande encore. Conscient de son devoir, il voulut tout revoir par lui-même. Ainsi il rendit à l'empereur et au pays des services inappréciables.

Tout le monde connaît en France la silhouette du grand-duc Nicolas. Très grand, légèrement voûté par les fatigues de la guerre, très ferme dans toutes ses attitudes, il donne une impression de froide résolution. Souvent face à face avec les situations les plus terribles, soit qu'en Mazurie les marécages happent des régiments entiers de ses troupes d'élite ou que, sur le front galicien, il doive, avec des baïonnettes, tenir tête à un ouragan d'artillerie, partout on l'a trouvé à son poste, froidement résolu à faire son devoir coûte que coûte.

Comment vit-il ? Dans un train où il dort peu et travaille beaucoup. Un wagon-lit, un wagon-restaurant, un wagon-salon, une voiture de 1^{re} classe et deux automobiles dans leurs fourgons, tel est le campement mobile du chef de nos alliés du Nord. Ce train a couru des rives de la Baltique aux confins de la Bukovine, tandis que le télé-

graphe ne cessait de fonctionner avec le front caucasien. Et voici, à en croire les Autrichiens, que le front oriental s'allonge encore vers la Bessarabie !

Depuis le début de la guerre actuelle, — sauf en une seule occasion et pendant trois jours, quand le tsar vint visiter Lemberg, — il n'a pas passé une seule nuit dans une maison.

Il a sous ses ordres des généraux également remarquables. L'un commande l'armée du Caucase, un autre s'oppose aux Allemands en Pologne, un troisième résiste en Galicie à la violente poussée des Austro-Allemands.

Le grand-duc Nicolas justifie par tout ce qu'il a fait depuis onze mois, autant que par toute sa vie, la confiance de son souverain. Sévère mais juste, il a gagné l'affection de tous, depuis ses premiers collaborateurs jusqu'au moindre soldat qui l'approche. Ses talents militaires, joints à son grand prestige personnel, lui assurent l'absolu dévouement de l'immense armée russe. C'est là le fruit d'une vie de labeur obstiné qui l'a retenu loin des plaisirs qui le sollicitaient.

Nous rappellerons, en terminant, que le grand-duc Nicolas Nicolaïewitch, généralissime russe, est le gendre du roi de Monténégro. Sa femme, la grande-duchesse Anastasie, née à Cettigné, le 23 décembre 1867, est la sœur de la reine d'Italie.

AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Les sous-secrétaires d'Etat

M. Millerand, ministre de la guerre, a soumis à la signature du Président de la République, les deux décrets suivants portant nomination de deux sous-secrétaires d'Etat :

Premier décret.

Art. 1^{er}. — M. Joseph Thierry, député, est nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre.

Il est placé, en cette qualité, à la tête de la direction générale du ravitaillement des armées et des places et de la direction de l'intendance militaire.

Deuxième décret.

Art. 1^{er}. — M. Justin Godart, député, est nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre.

Il est placé, en cette qualité, à la tête de la direction du service de santé militaire.

Ces deux décrets sont précédés d'un rapport au Président de la République ainsi conçu :

Monsieur le Président,

L'initiative que vous avez bien voulu approuver en revêtant de votre signature le décret qui plaçait à la tête de la Direction de l'artillerie un sous-secrétaire d'Etat, a, de l'aveu unanime, produit de si heureux résultats qu'il a paru utile d'entrer plus avant dans la voie ouverte par cette innovation.

Aussi bien l'une des parties importantes de la tâche du ministre de la guerre, dans les circonstances actuelles, est-elle de se déplacer fréquemment tant pour visiter à l'intérieur les manufactures et usines travaillant pour la défense nationale, que pour se tenir en contact permanent, par des tournées sur le front, avec les armées. Il lui sera d'autant plus aisé de faire face à ces obligations qu'il sera assisté pour l'administration même de son département, de nouveaux collaborateurs. Le gouvernement a été, ainsi, amené à penser que la nomination de deux sous-secrétaires d'Etat placés à la tête, l'un des services de l'intendance, l'autre du service de santé, était, à tout point de vue, justifiée.

J'ai, en conséquence, l'honneur de soumettre à votre signature les projets de décrets ci-joints.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon respectueux dévouement.

MILLERAND.

Faits de guerre

DU 29 JUIN AU 2 JUILLET

Cette période a été caractérisée sur tout le front par un redoublement d'intensité dans la lutte d'artillerie.

Sur le front de Belgique, après de vives canonnades dans la journée du 29 juin et la nuit du 29 au 30, un calme relatif a régné le 1^{er} juillet ; le feu a repris avec vivacité dans la nuit du 1^{er} au 2, notamment dans la région de Woesten, au nord-ouest d'Ypres.

Au nord d'Arras, dans la nuit du 29 au 30 juin, quelques actions d'infanterie se sont déroulées à notre avantage : nous avons, notamment, légèrement progressé au nord du château de Carleul et repoussé une attaque lancée par l'ennemi contre les positions occupées par nous au sud du Cabaret rouge. La canonnade a été très violente pendant la journée du 1^{er} juillet et la nuit du 1^{er} au 2 ; pendant cette même nuit, une attaque de grenadiers ennemis s'est produite vers deux heures contre nos positions du chemin d'Ablain à Angres, au nord de la route de Béthune ; elle a complètement échoué.

Dans la région d'Albert, la guerre de mines continue : devant Dompierre et la Boisselle, nos mines ont bouleversé des travaux avancés de l'organisation défensive établie par l'ennemi.

Sur tout le front de l'Aisne, nos batteries ont riposté avec succès à celles de l'ennemi ; la canonnade a été particulièrement vive pendant la nuit du 1^{er} au 2 dans la région de Verneuil au nord de l'Aisne.

En Argonne, l'ennemi, après avoir bombardé pendant trois jours nos positions entre la route de Binarville à Vienne-le-Château et au Four de Paris, les a attaquées le 30 juin, dans l'intention de percer nos lignes de défense ; il a engagé dans une ac-

tion excessivement violente au moins deux divisions. Après deux attaques infructueuses, il a réussi à prendre pied du côté de Bagatelle dans quelques éléments de tranchées avancées, complètement bouleversées par les explosions de projectiles de gros calibre et rendues intenable par l'emploi d'obus asphyxiants. La solidité de notre organisation de seconde ligne nous a d'abord permis d'arrêter les assaillants; par de vigoureuses contre-attaques, notre infanterie les a ensuite refoulés et s'est établie sur un front distant d'environ 200 mètres des éléments détruits de notre première ligne. Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, nous avons repoussé deux nouvelles attaques contre nos tranchées à l'est de la route de Binerville. Le bombardement a continué de part et d'autre pendant toute la journée du 1^{er} juillet; notre artillerie a arrêté deux tentatives d'attaque de l'ennemi. Dans la nuit du 1^{er} au 2, la lutte a continué très violemment; une seule attaque ennemie a été tentée avec l'appui de gros lance-bombes et de projectiles asphyxiants; elle a été repoussée.

Sur les Hauts-de-Meuse, le duel d'artillerie a continué, avec une violence particulière sur le front nord de Verdun et dans la région du bois d'Ailly. Il en a été de même en Woëvre, notamment vers Flirey et au Bois Le Prêtre; sur ce dernier point, dans la nuit du 1^{er} au 2, nous avons repoussé par le feu de notre infanterie une tentative préparée par une canonnade nourrie.

Dans les Vosges, à l'est de Metzeral, nous avons, dans la nuit du 29 au 30, vers deux heures, facilement enrayé une contre-attaque de l'ennemi, qui, à la suite de cet échec, a bombardé la région de Metzeral. Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, nous avons repoussé une nouvelle et très violente contre-attaque, en infligeant à l'ennemi des pertes importantes. Dans la journée du 1^{er} juillet, sur le front Langenfeldkopf, Hilsenfirst, nos positions ont été bombardées; l'ennemi a tenté à deux reprises des assauts qui ont complètement échoué.

FRONT RUSSE

Dans la région de Chavli et sur les fronts du Niemen et de la rive gauche de la Vistule, on ne signale aucun fait nouveau.

Les Austro-Allemands ont pris l'offensive entre la Wiepre et le Bug. Des combats très violents ont eu lieu sur la route de Tomaszow à Zamostie ainsi que dans la direction de Sokal.

En Galicie, sur le secteur Halicz-Kamionka, le long de la Gnila-Lipa, les Austro-Allemands ont prononcé de violentes attaques qui toutes ont été repoussées. Les Russes ont infligé de lourdes pertes à leurs adversaires.

Le 28 juin, une division de vaisseaux allemands, comprenant un cuirassé garde-côtes, quatre croiseurs légers et plusieurs torpilleurs, a bombardé le port de Windau et tenté d'opérer un débarquement sur la côte : cette tentative a été repoussée.

Un torpilleur allemand a touché une mine et a sauté.

Les torpilleurs russes ont engagé un combat d'artillerie avec les croiseurs et les torpilleurs ennemis protégeant les opérations contre Windau et les ont contraints à la retraite.

FRONT ITALIEN

Le mauvais temps persiste sur tout le théâtre de la guerre.

Le brouillard dans la partie montagneuse, les pluies dans les vallées et dans la plaine continuent à entraver les opérations.

Dans la région du Ponale, l'artillerie italienne a ouvert le feu sur les positions de Monticello et de Sacarana, dispersant des détachements ennemis occupés à des travaux de défense.

En Carnie, les Autrichiens ont essayé d'attaquer pendant la nuit en s'aidant de fusées, de projecteurs et de bombes asphyxiantes. Ils ont été repoussés.

Dans la région de l'Isongo, les Autrichiens

ont essayé aussi plusieurs attaques. Ils n'ont obtenu aucun résultat.

Dans la vallée de la Resia, les Italiens ont occupé l'importante position stratégique de Banikri-Srendini.

AUX DARDANELLES

Depuis notre succès du 21 juin, les troupes françaises n'ont engagé que des actions de détail, destinées à consolider et étendre les gains réalisés. Elles ont occupé plusieurs tranchées nouvelles et creusé des sapes reliant les ouvrages conquis aux lignes tenues auparavant.

Plusieurs contre-attaques ennemies ont été rejetées.

Le 27, la gauche britannique, appuyée par notre artillerie, a obtenu un grand succès. Après un bombardement intense, elle a enlevé d'assaut sur certains points quatre lignes turques et progressé de près de 1.500 mètres; elle a occupé à son extrême gauche un mamelon à hauteur de Krithia et fait 180 prisonniers. Une contre-attaque ennemie a été anéantie. Les pertes ennemies sont considérables.

EN ALBANIE

L'absence de tout gouvernement régulier et les intrigues autrichiennes ont créé en Albanie une situation dont la Serbie et le Monténégro ont eu beaucoup à souffrir. Pour mettre fin aux incursions des bandes albanaises, les troupes serbes et monténégrines ont, à leur tour, franchi la frontière et se sont avancées à l'intérieur du pays.

Les Serbes ont occupé El Bassan. Les Monténégrins ont occupé, sans rencontrer grande résistance, Scutari et Saint-Jean-de-Medua, le port de Scutari sur la mer Adriatique.

LES NOUVEAUX SOUS-SECRÉTAIRES D'ÉTAT

M. Joseph Thierry est député de la troisième circonscription de Marseille.

Il est né à Haguenau (Alsace), le 20 mars 1857. Il appartient à la gauche démocratique de la Chambre. Il a été élu, pour la première fois, le 22 mai 1898; depuis, il fut réélu sans interruption. M. Thierry a fait partie, à plusieurs reprises, de la commission du budget et a présidé la commission des douanes.

M. Thierry a été ministre des travaux publics dans le cabinet Barthou (1913).

M. Justin Godart représente la 1^{re} circonscription de Lyon. Il est né dans cette ville, le 26 novembre 1871, et appartient au parti radical et radical socialiste.

M. Godart a été élu, pour la première fois, le 20 mai 1906. Depuis, il fut sans cesse renommé. Avocat, publiciste, ancien conseiller municipal de Lyon, M. Godart s'est surtout attaché à l'étude des questions sociales et économiques. Il est membre des commissions du budget et du travail, vice-président de la Chambre.

NOUVELLES MILITAIRES

La Croix de guerre.

Aux termes de l'instruction ministérielle pour l'application de la loi et du décret instituant la Croix de guerre, la délivrance de cette croix avec palmes aux militaires, officiers et hommes de troupe, décorés pour faits de guerre depuis le début des hostilités jusqu'à l'expiration de ladite instruction, est subordonnée à la révision des motifs pour lesquels les décorations ont été accordées.

Cette révision est actuellement en cours pour toutes les décorations faisant l'objet des arrêtés ministériels ci-après, qui n'ont pas été conférés directement par le général en chef, savoir :

Arrêtés des 20 et 21 novembre 1914, des 3, 10, 20, 31 janvier, 8, 9, 17, 26 février, 10, 27 avril 1915.

Il y a donc lieu de surseoir, jusqu'à nouvel ordre à la délivrance de la Croix de guerre aux titulaires des décorations figurant dans les arrêtés dont il s'agit. Ceux qui, après cette révi-

sion, auront des droits acquis à la Croix de guerre seront avisés par les soins de leur dépôt.

Quant aux officiers et hommes de troupe qui ont été décorés ou médaillés par les soins du général en chef pour faits de guerre parus au *Journal Officiel* depuis le début des hostilités dans des arrêtés autres que ceux précités et qui en justifient par la production d'un extrait de l'ordre, ils ont droit à la Croix de guerre avec palme; elle peut leur être remise immédiatement ou à leur famille, s'ils sont décédés.

Le ministre de la marine vient d'adresser des instructions aux commandants de marine sur les conditions dans lesquelles la Croix de guerre pourra être décernée aux officiers et soldats de l'armée de mer.

La citation à l'ordre du jour n'était pas jusqu'ici réglementaire dans la marine.

Il sera donc procédé immédiatement à une révision, d'une part des citations déjà accordées, d'autre part des actes accomplis susceptibles, le cas échéant, de mériter une citation depuis le début des hostilités.

A la suite de cette révision, les citations accordées seront directement prononcées par l'autorité maritime compétente.

Ces dispositions ne visent pas le personnel des formations de la marine mises à la disposition de la guerre et opérant sous les ordres directs des autorités militaires tant sur le théâtre principal des opérations qu'en dehors de celui-ci.

LEUR THÉORIE

Il n'y a pas de devoir plus important, plus impérieux — aujourd'hui ou demain, peu importe! — que d'imposer au monde la langue allemande, *die deutsche Sprache der Welt aufzuzwingen*... Le devoir de tout Allemand, où qu'il se trouve, à tout instant, est de forcer les autres à parler sa langue, jusqu'à ce que celle-ci triomphe partout, comme avec ses armes, l'armée du peuple allemand!... Il faut apprendre aux gens que celui qui ne sait pas l'allemand est un *paria*! L'Allemand doit devenir la langue universelle!

DOKTOR H.-J. CHAMBERLAIN.
(*Kriegsaufsatz*).

INFORMATIONS OFFICIELLES

A la Chambre. — Au cours de la séance du jeudi, la Chambre a adopté :

1^o Un crédit de 2 millions afin d'organiser l'assistance aux militaires en instance de réforme ou réformés pour tuberculose;

2^o Une proposition qui donne à la mère le droit d'exercer provisoirement la puissance paternelle à défaut du père empêché par la guerre;

3^o Une proposition modifiant pendant la guerre les articles du code civil concernant la tutelle et l'administration provisoire des successions.

4^o Un projet de loi décidant que les obligations de la défense nationale peuvent être affectées aux mêmes placements ou emplois que les rentes sur l'Etat.

L'assistance judiciaire et le règlement des successions des militaires tués à l'ennemi. — Dans une circulaire aux premiers présidents, le garde des sceaux, M. Briand, signale que l'assistance judiciaire peut être accordée non seulement pour les instances en partage, lorsqu'il y a lieu à partage judiciaire parce que des mineurs ou des interdits sont en cause ou qu'il y a désaccord entre les héritiers majeurs et maîtres de leurs droits, et pour toutes opérations s'y rattachant (inventaire, liquidation, partage en nature ou licitation d'immeuble), mais encore pour divers actes que comporte le règlement amiable d'une succession et qui peuvent être considérés comme rentrant soit dans la catégorie des actes de juridiction gracieuse comme le dépôt d'un testament olographe, l'envoi en possession, l'apposition et la levée des scellés, soit dans celle des actes conservatoires.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Paul Acker. — Nos lecteurs se souviennent assurément d'une page, finement colorée — signée Paul Acker — que nous avons publiée, il n'y a pas longtemps, dans nos variétés, sous ce titre : *Le Beau Jardin* et qui était une ravissante description des costumes et des coutumes du pays d'Alsace.

L'auteur, notre ami Paul Acker, vient brusquement de trouver la mort dans un accident d'automobile, sur une route de la Haute-Alsace. Il était en mission, en sa qualité d'interprète attaché à l'état-major de la place de Belfort. Il a été enterré, avec les honneurs de la guerre, au cimetière de Moersch, dans un coin de cette terre alsacienne à laquelle il offrit le meilleur de son cœur et de son talent.

Paul Acker était né à Saverne, dans le Bas-Rhin. Il se fit rapidement connaître, à Paris, par ses mérites de journaliste et de romancier. La publication du *Soldat Bernard*, cet excellent livre d'un ardent patriote, répandit son nom parmi le grand public. Bientôt après, l'immense succès des *Beautés*, son beau roman sur l'Alsace, consacra définitivement sa réputation.

Les lettres françaises perdent en Paul Acker un de ceux qui les ont le mieux servies, dans la tradition la plus classique. Il n'aura pas la joie d'assister à la délivrance de son pays natal, mais l'Alsace, redevenue française, célébrera et gardera sa mémoire.

L'étude du français. — Le conseil supérieur de l'instruction publique s'est réuni à la Sorbonne. M. Albert Sarraut, ministre de l'instruction publique, après avoir « salué les membres de l'université qui, par milliers déjà, ont répandu leur noble sang pour la cause sainte entre toutes », a parlé de l'étude du français pendant la guerre :

« La France se doit à elle-même de développer en même temps toutes ses forces, et ce n'est pas une des moindres que la pensée française. Or, notre jeunesse a peut-être un penchant excessif à s'imaginer que le français ne s'apprend pas, que parce qu'elle en a l'usage journalier, elle en connaît les finesses et les secrets. Parfois même va-t-elle plus loin, et il y a dans l'insuffisance universellement constatée de l'orthographe et de la correction grammaticale, comme un dédain qui serait très coupable s'il était conscient. »

Vous convaincrez les élèves de nos écoles, a-t-il poursuivi, « que les qualités de clarté, d'ordre et de méthode, inséparables de la langue française, et par suite de l'esprit français, sont une partie du patrimoine national qu'ils auront un jour à sauvegarder. Vous leur ferez enfin comprendre que c'est l'âme française exprimée dans les grands écrivains que défendent en ce moment même leurs frères aînés dans les tranchées et qu'ils doivent défendre de leur côté par le labeur quotidien de leurs études. »

Le ministre a terminé son discours en indiquant qu'il conviendra de prendre en faveur des héroïques combattants dont les études ont été interrompues par la guerre, des mesures réparatrices très larges.

Ouvriers belges. — Le 30 mai dernier, le gouverneur général de Belgique fit publier, à Malines, un avis déclarant que si le 2 juin, à dix heures du matin, les 500 ouvriers anciennement occupés à l'arsenal ne s'étaient pas présentés au travail, il se verrait forcé de punir la ville et les environs par la suspension de tout trafic économique.

Peu de temps après, le gouverneur faisait placarder l'affiche suivante : « Un nombre suffisant d'ouvriers s'étant présenté à l'arsenal, les mesures décorées par un avis du 30 mai sont mises hors de vigueur à partir de la nuit du 11 au 12 juin... »

Or, malgré les menaces, tous les ouvriers belges, tous les agents de l'Etat, avaient refusé de travailler pour les Allemands. Ceux-ci en avaient été réduits à faire venir leurs propres ouvriers.

A l'arsenal de Luttre, ils n'avaient pas eu plus de succès : Une centaine d'ouvriers de l'établissement se sont laissés déporter outre-Rhin, plutôt que de servir l'ennemi.

Honneur à ces patriotes!

La « servilité dans le sang ». — M. Carl Spitteler, le grand poète suisse, s'est

exprimé ainsi, au sujet de l'Allemagne, dans une interview qu'il a accordée à l'un de nos confrères :

« Dans les innombrables et quelquefois odieusement ridicules petits Etats où s'atrophie l'humanité allemande, il n'y avait place, d'une part, que pour la force, dédaigneuse et insolente, d'autre part, que pour la soumission, servile et basse. Vous rappelez-vous ce duc de Hesse qui vendit à l'Angleterre ses propres sujets pour en faire des soldats coloniaux, qui les vendit en toute propriété, comme on vend un animal ou un meuble? »

« A ce régime, l'Allemand gagna le goût de la servitude, qui ne lui a été imposé par aucune culture, mais qu'il tire de ses antécédents historiques. Résigné depuis ses origines à accepter l'autorité de souverains ou de seigneurs sans puissance extérieure réelle, comment voulez-vous qu'il ne soit pas devenu de bon gré et de bonne foi l'humble et stupide sujet d'un empereur qui prétend lui avoir assuré la suprématie en Europe. »

« — Je dis tout cela, ajoute M. Carl Spitteler, parce que je suis Suisse, citoyen d'un pays libre et non pas sujet avili d'un empire menteur... honnête homme... et poète de mon état. »

Le régiment qui passe. — Les Parisiens ont eu, mercredi, un spectacle dont ils étaient privés depuis onze mois : ils ont vu un régiment, ou plutôt un bataillon de régiment territorial, passer sur les boulevards, avec son colonel, son drapeau et sa fanfare.

Ce fut une fête sur tout le parcours. Dès qu'on entendit retentir le *Chant du départ*, *Sambre-et-Meuse* et la *Marche lorraine*, les passants se précipitèrent et firent la haie.

Pas de cris, pas de gestes; mais quand le drapeau parut, il sembla que jamais les trois couleurs n'avaient été si belles. Sous le ciel gris, elles répandaient de la lumière.

Les territoriaux, hommes de trente-cinq à quarante ans, avaient la figure de leur âge avec l'entrain des jeunes gens.

On les admirait. On les suivit; ils furent escortés jusqu'au bout.

Ah! vivent nos poilus!

Dés légumes de Provence. — Une œuvre s'est créée, en Provence, pour venir en aide aux soldats blessés, en adressant aux hôpitaux du front les fruits et les légumes que produit en abondance toute la région.

Ces envois de légumes sont faits par wagons complets, que les expéditeurs, groupés en syndicats ou en comités communaux, doivent demander à l'intendance militaire de leur région. Le transport par voie ferrée est gratuit.

Au 20 juin, Hyères avait envoyé 18.000 kilogr. de salades, choux-fleurs, artichauts, etc. A la même date, et pour une période de vingt-deux jours, Châteaurenard et Valence avaient envoyé dix-huit wagons complets, soit quatre ou cinq par semaine, représentant près de 100.000 kilogr. de choux, carottes, haricots verts, etc.

Il y a la belle Valence, et la bonne Valence.

Le chant de l'alouette. — Lors d'une petite fête qui fut organisée récemment sur le front de Champagne, par un régiment territorial, un professeur, actuellement simple poilu — *pilosus miles*, comme il dit lui-même en latin — a prononcé un discours enjoué, cordial et entraînant, dont nous détachons ce couplet :

« Gardez-vous pas entendu, quand vous étiez de garde aux tranchées, le chant de l'alouette? C'est à la plus fine pointe du jour. On ne la voit pas encore. Mais, tout à coup, miracle! Entre les lignes adverses, dans ces champs incultes et mitraillés, dans ce désert maudit, dans cette Arabie Pétrée où rien ne pousse que des orties, des boutons d'or et une fantastique végétation de fils de fer barbelés, tout à coup des notes claires, cristallines, vibrantes, montent dans le ciel bleu et l'on dirait qu'elles escaladent allègrement quelque escalier sonore. Et s'il y a, en face de nous, quelques Germains sensibles à la beauté des choses, à leur valeur symbolique ainsi qu'aux souvenirs de l'histoire, ceux-là n'ont pas lieu de se réjouir du chant de l'alouette. Car cette petite chanteuse, c'est l'alouette gauloise... Ils la redoutent plus que jamais parce qu'elle est le signe de toutes les résurrections françaises! »

CHOSSES VUES

LA GUERRE AU PARC MONCEAU

Gaz asphyxiants

Vous savez avec quelle vaillance Tony, Fifine et Piston ont résolu de participer à la résistance nationale. Chaque matin — et chaque après-midi — où Mademoiselle souffre de ses varices — ils s'emploient infatigablement à chasser les Boches du Parc Monceau.

La variété des ruses de l'ennemi est infinie. Un promeneur d'allure débonnaire, un inoffensif pâtissier, une nounou opulente reculent respectivement sous leur redingote élimée, dans la manne d'osier perchée sur leur chef, ou parmi les trésors de leur corsage, tout autre chose que ce que vous pourriez supposer. Aussi ces apparences fallacieuses ne sauraient donner le change à nos poilus. Avec un flair digne des plus doués de nos maîtres pointeurs, l'astucieux Tony, la subtile Fifine et le précoce Piston déjouent tous les stratagèmes de l'ennemi et savent leur opposer des parades savantes ou ingénieuses.

On a dit et il faut convenir que la guerre a attesté la perfection de l'organisation allemande. Elle a aussi mis en lumière notre admirable faculté d'improvisation. Malgré leur jeune âge, Tony, Fifine et Piston témoignent éloquentement de toutes les ressources du génie national.

D'une Mademoiselle assez pesante dont l'utilisation militaire pouvait d'abord paraître malaisée au profane, ils ont fait une pièce extrêmement forte que le pandour le plus résolu hésiterait à enlever. Tony se meut avec une prodigieuse facilité entre tous les grades et toutes les armes. Son agilité et sa roublardise rendent Fifine particulièrement propre à certaines besognes délicates d'éclaircissement et de reconnaissance. C'est merveille comme, l'autre jour, s'approchant sur la pointe du pied jusque sous son nez, elle a su déchiffrer que le plan de campagne étudié par un vieux général boche était effectivement imprimé sur un numéro du *Petit Parisien*, et glisser, sous la forme d'une poignée de gravier, plusieurs grenades explosives dans l'automobile blindée où une monstrueuse contrefaçon de nourrice charriait une partie bruyante de la jeune classe teutonne de 1933.

Quant à Piston, il est inimaginable à combien de besognes il a été reconnu propre. Le véritable art du commandement consiste, n'est-ce pas, à tirer parti au mieux des aptitudes naturelles du soldat. Vous vous figurez difficilement la variété des aptitudes de Piston. Tour à tour, et avec la même aisance, il est corps d'armée ou patrouille, sentinelle, grand garde, division de renfort, troupe de couverture, bataillon de marche, et tout ce que vous pouvez désirer.

Mais, à l'occasion, il révèle même des dons plus personnels. Et tout pesé, si vous me promettez de ne pas donner à cette confidence une publicité de mauvais goût, je vous bien vous prendre un peu à l'écart et, en baissant légèrement la voix, vous faire part de sa dernière affectation.

Voici. Il arrive que Piston, au cours de ses digestions, soit troublé par certaines émissions gazeuses. Et, ce n'est pas toujours par la voie de sa bouche qu'elles trouvent leur issue. De là, en temps de paix — c'est où jamais le cas de le dire — de menus inconvénients qui lui sont reprochés et ne sont pas sans entraîner pour sa confusion quelques sarcasmes.

Vous pensez bien que dans les jours où nous vivons, il n'est plus question de pareilles misères. En ce temps, où tant d'apaches se sont manifestés des héris, des facultés aussi précieuses que celles de Piston ne sauraient demeurer inemployées. Et si Mademoiselle

était moins absorbée par le roman où elle se concentre, peut-être qu'elle trouverait un sujet d'observation profitable dans une scène dont les péripéties se déroulent à quelques pas d'elle.

Avec une chaleur persuasive, Tony s'est mis à chapitrer son cadet qui d'abord, à ses injonctions, a opposé un peu de gêne et des dénégations. Mais Fifi est venue joindre ses instances à celles du chef. Piston ne saurait indéfiniment se dérober au devoir. Immobile, le visage songeur, il semble se recueillir, écouter des voix intérieures. Il devient un peu rouge. Une légère angoisse crispe ses traits. Et soudain Tony et Fifi exécutent une danse triomphale et battent des mains. Ah! les Boches recevront la riposte qu'il faut pour répondre à leurs gaz asphyxiants. Surtout que Piston ne s'arrête pas!...

Conscientement, patriotiquement, Piston, soutenu par les acclamations de ses chefs, pète, pète, pète...

ANDRÉ LICHTENBERGER.

« Madame la Cigogne »

Dans le Strasbourg d'autrefois, les maisons, étroitement serrées les unes contre les autres, semblaient se prêter un mutuel appui.

Construits en pans de bois, ces vieux logis étaient charmants avec leur toit immense, élevant vers le ciel les trois étages de ses lucarnes et surmonté d'une cheminée que garnissait souvent le traditionnel nid de cigogne.

Ces habitations bien ordonnées et soignées convenaient certainement à une population industrielle, active, jalouse de ses privilèges et soucieuse de sa dignité, et la cigogne formait, dans cet ensemble immuable, le seul élément inquiet — la cigogne essentiellement voyageuse, dont les allées et les venues, les claquements de bec, les habitudes bizarres contrastaient si étrangement avec la calme vie de ceux qui guettaient son arrivée et son départ. Encore convient-il d'admirer la fidélité avec laquelle ce curieux oiseau revient, chaque année, à son incomfortable demeure, car on se demande ce qu'il éprouve à choisir, pour y faire son nid, le haut d'une cheminée, où, quand la tempête fait rage, quand la pluie tombe à torrent, il se tient debout, sur une patte, le cou replié sur ses épaules, et le bec au vent.

Plus d'une fois, quand j'étais petit, pendant que l'orage grondait et que je m'enfonçais dans mon lit pour ne pas voir la lueur aveuglante des éclairs, je pensais à la pauvre cigogne qui avait élu domicile sur le toit de notre maison. Si j'en avais eu le courage, je serais monté au grenier pour lui ouvrir une lucarne et lui donner l'occasion de se mettre à l'abri. Mais je n'osais mettre le nez hors de mes couvertures. La cigogne, cependant, apprit, j'en suis sûr, mes bonnes intentions, car pour qu'elle n'en ignorât, j'avais pris le parti, un jour, de lui faire parvenir une lettre, en me servant, comme facteur, du ramoneur qui montait dans la cheminée. Ce ramoneur tout noir, avec ses yeux blancs et son balai à la main, me faisait une peur terrible, mais j'avais confié mon projet à ma bonne, qui me promit son appui, et voici ce que j'écrivis :

« Madame la cigogne, je vous aime bien ; quand vous reviendrez d'Egypte, apportez-moi du jus de réglisse, et moi je vous ouvrirai une lucarne du grenier pour que vous puissiez vous garantir du mauvais temps. »

Et, chose curieuse ! la cigogne, quelque temps après, m'apporta, en effet, un magnifique bâton de « jus de réglisse » en même temps qu'une petite soucoupe qu'elle avait, me dit-on, trouvée en route ; mais je ne crois pas qu'elle se soit jamais réfugiée dans le grenier pendant l'orage !

ANSELME LAUGEL.

LA FÊTE DU POILU

M. Maurice Barrès, qui vient d'être témoin de l'héroïque abnégation de l'« homme des tranchées », propose qu'une « journée » soit célébrée en l'honneur des poilus.

Je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées à causer avec les soldats, paysans ou parigots, dans les friches bouleversées qui furent les jardins ou les vergers de Carency, et sur un banc à l'ombre des ruines, tandis que se déroulait ce que le communiqué appelle une canonnade ininterrompue.

Quelle beauté morale chez ces hommes, quelle abnégation toute simple, quelle parfaite bonté, et quelle ignorance émouvante de leur propre grandeur ! J'admire nos officiers, à qui le général allemand commandant « la division de fer et de sang » (celle qu'on jette dans la mêlée de ces combats d'Arras pour répondre à nos plus ardentes offensives) vient de rendre cet hommage de dire : « Les officiers français courent en avant de leurs hommes, et cette bravoure excessive les a rendus presque populaires parmi les soldats allemands. » Mais je médite et je comprends de tout mon cœur ce que nos chefs précieusement disent tous de leurs soldats, de l'homme des tranchées : « C'est à se mettre à genoux devant lui. »

A quand la fête du poilu ? La Serbie, le 75, le Secours national ont eu leur tour, les orphelins ne méritaient que trop d'être à l'ordre du jour. Il me paraît que la simple infanterie, la masse presque anonyme des braves gens, pas bien guerriers, pas bien féroces, pas bien certains de ce qu'ils ont à faire au juste, mérite de fixer, dans une journée d'éclat, l'attention de la France.

A chaque fois qu'on les rencontre, ces paysans déguisés en soldats, qui songent aux gens et aux choses de chez eux plus qu'à manger tout crus le cœur et le foie des Boches, qui tiennent sans une plainte et qui disent paisiblement « qu'on les aura », n'éprouvez-vous pas une sorte de révélation religieuse ? Comme ils se dévouent pour une cause qui dépasse chacun de nous ! Ils iront jusqu'au bout, tant qu'il faudra. Ils ont marché six mois dans leurs tranchées boueuses, et l'on se demandait si une reprise d'offensive, un assaut, une contre-attaque les ferait « décoller » ; la démonstration fut faite : presque partout ils sont sortis gaillardement et certains chantaient la *Marseillaise*. « Dès que la bataille s'engage, dit le même Allemand que nous venons de citer, nous voyons un certain nombre de soldats français partir en avant de leurs lignes afin d'entraîner ceux qui, moins courageux, hésitent à sortir de leur tranchée. »

Chez tous, l'âme n'est pas également guerrière, mais tous ils veulent se mouvoir dans la bonne direction, celle de l'ennemi, et comme toute l'artillerie du monde ne dispenserait pas d'avoir une infanterie qui vienne au moins marquer les points, le « poilu » mérite bien que sa bonne volonté, qui touche souvent à l'héroïsme, soit célébrée quelque jour d'une manière solennelle.

Je demande la fête du Poilu.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

La Fidélité des annexés

Nous relevons, parmi les récentes condamnations prononcées par les conseils de guerre allemands en Alsace-Lorraine, quelques cas particulièrement typiques.

M. Paul Cottier a écrit une lettre en français contenant des injures à l'adresse de l'Allema-

gne : un an de prison. Un ouvrier de Mulhouse a écrit à son fils, sous les drapeaux, une lettre dans laquelle il faisait des vœux pour la victoire de la France : deux ans de prison. Le fils lui-même, qui avait adressé à son père une lettre offensante pour l'empereur, a été condamné à un an de la même peine.

Un ouvrier de Huningue a crié : « Vive la République ! » et déclaré que l'Allemagne avait commencé la guerre et mobilisé avant la déclaration : six mois de prison. Un négociant de Mulhouse, M. Jean Müller, s'est plaint, dans une lettre, des restrictions apportées à la circulation, restrictions qui ne sont appliquées qu'aux Alsaciens : deux mois de prison. Un négociant de Niedermorschwihr a écrit que des soldats allemands avaient pillé des propriétés privées à Schweighausen : quatre mois de prison. Des femmes qui n'avaient pas caché leurs sentiments antiallemands ont été condamnées à deux ou trois semaines de prison. Le jeune Robert Ingold, âgé de quinze ans, a enlevé et déchiré le portrait de l'empereur qui se trouvait dans sa classe et a tourné en dérision les couleurs allemandes : un mois de prison. Etc., etc., etc.

EN ZIG-ZAG

Un ancien lutteur s'était établi boucher dans un village du Nord. L'autre matin, pipe aux dents, un soldat anglais entre dans la boucherie et, avec un geste qu'il croyait expressif, dit au maître du lieu :

— *Matches! Box of matches!*

Le boucher ne savait pas l'anglais, mais il comprit tout de suite.

— Ah! vous savez que j'ai été lutteur ? répondit-il jovialement. Eh bien, si un match de boxe peut vous faire plaisir, allons-y!

Notre boucher retroussa ses manches et, devant sa porte, se campe dans l'attitude du parfait boxeur. L'Anglais regarde assez surpris ce Français sportif.

— Aoh yes! accepte-t-il.

Et, en riant, faisant face à l'adversaire, il cherche déjà la bonne place.

A ce moment, arrive un officier des armées britanniques. Etonné aussi, il questionne le soldat, qui avoue ne pas comprendre pourquoi on lui répond par une séance de boxe quand il demande une boîte d'allumettes. L'officier, qui sait le français, part d'un éclat de rire formidable et explique alors au boucher :

— Monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas match de boxe qu'il réclamait, c'est « box of matches », boîte d'allumettes, entendez-vous, une boîte d'allumettes pour sa pipe!

Toto n'a pas été sage. Sa mère s'avançant vers lui d'un air menaçant, Toto éploré lève les bras et s'écrie : — *Kamrad!*
C'est d'ailleurs la première fois que Toto consent à « faire le boche ».

Dans la rue la plus fréquentée d'une ville où se trouve un quartier général, on lit l'inscription suivante :

Entrée interdite aux chevaux étrangers au service.

M. de la Tour du Pin était aide de camp du général de Mac Mahon pendant la campagne de Crimée.

Il était très sourd. Un jour l'ordre avait été donné à l'artillerie de bombarder violemment la citadelle. Dix-huit cents pièces devaient tonner en même temps contre Malakoff, dès six heures du matin. M. de la Tour du Pin le savait, et il attendait avec impatience le commencement du bombardement. A huit heures, après deux heures de canonnade ininterrompue, il tire sa montre et, désappointé, s'écrie :

— Comme ils sont en retard!

Ils menacent les neutres

Un journal norvégien, le *Verdens Gang*, publie les renseignements suivants sur l'état d'esprit en Allemagne :

Les journaux ont défendu absolue d'imprimer quoi que ce soit qui puisse décourager le public. Plus la guerre dure, plus la haine contre les ennemis augmente. Les femmes surtout sont possédées d'un véritable fanatisme qui rend impossible toute discussion et même toute conversation. Les hommes sont plus calmes. Chose étrange, c'est avec les officiers surtout qu'on peut s'entretenir d'une façon raisonnable.

A l'égard des Français, on nourrit des sentiments relativement modérés. Mais l'irritation contre les autres adversaires va chaque jour croissant. Pour le moment, les Italiens en ont la plus grande part. On peut entendre porter sur eux les jugements les plus violents. L'irritation allemande s'est étendue d'ailleurs à tous les étrangers, y compris les neutres. On s'indigne de ce qu'ils n'aient de sympathie que pour les alliés. Les Allemands sont persuadés de la justice de leur cause et ne peuvent comprendre que les neutres aient une opinion différente de la leur. Cette déception a fait naître la haine.

— Ces maudits neutres! ai-je entendu dire. Pourquoi ne se joignent-ils pas tout de suite à nos ennemis ? Nous pourrions envoyer nos soldats leur indiquer la correction qu'ils méritent.

Telle est la mentalité boche. Les neutres n'ont pas de sympathie pour l'Allemagne ? Ce sont des sacrilèges, et il faut aller bien vite les corriger, pour leur montrer les bienfaits de la Kultur!

Quelle délicateuse nation que la nation allemande, et comme il sera donc agréable de lui infliger à elle-même la correction dont elle menace le monde!

RETOUR DES CORRESPONDANCES

adressées à destination des localités envahies et restées en souffrance

Un certain nombre de correspondances, ordinaires et recommandées, valeurs déclarées, échantillons, imprimés, etc., expédiés par des militaires du front à des destinataires résidant dans les régions envahies, sont restées, de ce fait, en souffrance.

Les militaires du front pourront se faire retourner ces correspondances en adressant directement une simple demande de renvoi aux receveurs des bureaux centralisateurs suivants :

CHATEAU-THIERRY. — Pour toutes correspondances ordinaires et recommandées à destination du départ de l'Aisne (arrondissements de Soissons et de Château-Thierry seulement.)

BORDEAUX. — Correspondances recommandées à destination du reste du départ de l'Aisne et valeurs déclarées à destination de tout le départ de l'Aisne et du départ de la Marne.

MOULINS-SUR-ALLIER. — Toutes correspondances à destination du départ de l'Aisne.

CHALONS-SUR-MARNE. — Toutes correspondances ordinaires et recommandées à destination du départ de la Marne.

NANCY. — Toutes correspondances à destination du départ de Meurthe-et-Moselle.

BAR-LE-DUC. — Toutes correspondances à destination du départ de la Meuse.

PARIS 121. — Toutes correspondances à destination de Lille, Roubaix, Tourcoing, Cambrai, Valenciennes et Douai.

PARIS X^e. — Toutes correspondances pour le reste du départ de la Meuse.

PARIS XI^e. — Tous échantillons et imprimés à destination de tout le départ de la Meuse.

BEAUVAIS. — Toutes correspondances à destination du départ de l'Oise.

BOULOGNE-SUR-MER. — Toutes correspondances à destination du départ du Pas-de-Calais.

ARBEVILLE. — Toutes correspondances à destination du départ de la Somme.

EPINAL. — Toutes correspondances à destination du départ des Vosges.

Chansons militaires.

LE RÉVEIL DU LION

Air : *Le Clairon*.

Dans Paris, ville magique,
Où tout est chansons, musique,
Où l'art naît sur le pavé,
Dans Paris, ville de gloire,
Merveilleux livre d'histoire,
Un lion vient de se lever.

Un superbe lion de bronze
Qui, depuis soixante et onze
Semblait dormir impuissant;
Il agite sa crinière,
Et, tourné vers la frontière,
Il est debout, menaçant.

Il rugit : « Voici donc l'heure
Où chaque Français qui pleure
Sent son cœur gonflé d'espoir;
Où l'Alsace et la Lorraine,
Après quarante ans de peine,
Vont jeter leur voile noir.

« Hélas ! j'ai connu, naguère,
L'âpre douleur d'une guerre
Où le pays fut vaincu;
A Belfort, toujours française,
Stoïque dans la fournaise,
Je ne me suis pas rendu.

« Debout ! Enfants de la France !
Pour hâter la délivrance
De Metz, Colmar et Strasbourg,
Qu'une troupe glorieuse,
Vers le Rhin et vers la Meuse,
S'élançe au son du tambour ! »

Et, sur la Ville-Merveille,
Notre lion jour et nuit veille;
Tremblez, perfides Teutons!
Sa crinière sent la poudre,
Ses yeux reflètent la foudre
Que vont lancer nos canons.

FERNAND HAUSER,
attaché d'Intendance.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Losange.

- Dans le pain.
- Rougeur.
- Lieu d'exercice.
- Dans un sac.

Charade.

En musique, souvent, on trouve mon premier.
Un mal très dangereux est certes mon dernier.
Enfin, dans le désert, on peut voir mon entier.

Devinette.

Si je l'ai, je la cherche ; si je ne l'ai pas,
je ne la cherche ni ne la désire.

SOLUTIONS DU N° 110

Problème fantaisiste.

VIII — VIN

Métagramme.

Age — Auge.

Charade.

Mi — Graine = Migraine.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— Le Président de la République et M^{me} Poincaré ont inauguré vendredi l'exposition des travaux exécutés par les militaires convalescents : jouets, poupées d'art, bijoux, etc.

— Un rescrit du Tsar affirmant la résolution de la Russie de « mener la lutte avec l'aide de Dieu, jusqu'au triomphe complet des armées russes » et proclamant que « l'ennemi devra être abattu, sans quoi la paix est impossible », a été accueilli avec enthousiasme dans toute la Russie.

— Une prise d'armes a eu lieu jeudi, à neuf heures, dans la cour d'honneur des Invalides pour une remise de croix et de médailles militaires.

— En Angleterre, au cours des dernières 48 heures, 20.000 ouvriers ont signé l'engagement de travailler pour le ministère des munitions.

— Dans la mer Noire, les navires de guerre russes ont coulé quatorze voiliers turcs venant de la Roumanie avec un chargement de benzine et de pétrole.

— M. Maurice Maeterlinck est arrivé à Londres où il se propose de donner une série de conférences au bénéfice des femmes belges réfugiées en Angleterre.

— Le comte Berchtold, ancien ministre des affaires étrangères autrichien, se trouve sur le front, où il a été promu capitaine de cavalerie.

— Le parquet a fait saisir 4.066 balles de coton (valeur 500.000 fr.), arrivées à Marseille par voie de mer et destinées à l'Allemagne.

— La faculté de droit de l'université de Halle a nommé le général Mackensen docteur honoraire en sciences juridiques.

— On vient de mettre à jour, dans la région du Grand-Couronné de Nancy, un certain nombre de squelettes, des armes et des bijoux, semblant dater de l'époque mérovingienne.

— Les Allemands ont volé le fameux lion de bronze de la butte monumentale de Waterloo, et l'ont fondu pour fabriquer des projectiles.

— M. Damour, député des Landes, est arrivé à Bordeaux, venant de New-York, et ayant terminé sa mission.

— Un gigantesque superhélium est en construction en Angleterre. Cet avion possède quatre moteurs (500 chevaux-vapeur) et emmènera un équipage de 16 hommes.

— Reçu du front et remis au ministre, pour les soldats blessés et convalescents : 39 fr. 65, produit d'une collecte faite entre les sous-officiers, brigadiers et canonniers de la 41^e batterie du 4^e d'artillerie.

Reçu du front et remis au ministre, pour les veuves et les orphelins, le sixième versement de 2 fr. 20 (montant du prêt) d'un caporal du 20^e corps, que nous remercions avec empressement.

— Un nouveau convoi d'enfants de cultivateurs belges est arrivé à Paris. Au nombre de 650 ils ont été conduits à l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, où le Secours national les a recueillis.

— Anton Jaeck, le coureur suisse bien connu, ancien champion du monde du cycle, engage volontaire dans l'armée française, a été grièvement blessé aux Dardanelles.

— Le premier drapeau autrichien conquis depuis le commencement de la guerre austro-italienne, a été pris à la bataille de Piava par un soldat du régiment d'infanterie de Padoue.

— Les boys-scouts anglais se sont mis à la disposition des cultivateurs en vue de la moisson. Rien qu'à Londres, 4.000 scouts se sont offerts.

— Le comité new-yorkais de la « Ligne des Irlandais unis d'Amérique » a voté un ordre du jour affirmant les sympathies de ses membres envers le gouvernement français.

— A la suite d'un violent orage, le ruisseau de Fa, près d'Arquian (Aude), a subitement grossi et a emporté quelques maisons.

— La ville de Carhaix a fêté récemment le 115^e anniversaire de la mort de La Tour d'Auvergne.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Chef de bataillon GERARD, 102^e d'infanterie : s'est distingué d'une façon particulière pendant les journées des 7, 8 et 9 mars en dirigeant avec intelligence des travaux d'investissement à proximité des tranchées ennemies. Blessé le 9 mars par un éclat d'obus, n'a pas voulu quitter son commandement avant la relève de son bataillon qui a eu lieu le 10 mars au matin.

Sous-lieutenant METADIER, 102^e d'infanterie : jeune officier de grande bravoure. A, le 19 mars, enlevé brillamment sa section à l'assaut des tranchées ennemies, faisant preuve de hautes qualités, de courage et de ténacité.

Aspirant ZALESKI, 102^e d'infanterie : s'est distingué pendant les journées des 7, 8 et 9 mars par son courage, sa décision et son sang-froid. A été blessé, le 9 mars, au cours d'une charge, en entraînant ses hommes par son exemple et son ardeur. Relevé sur le terrain grièvement blessé, son premier mot a été pour demander : « La position est-elle enlevée ? »

Sous-lieutenant LECOMTE, 102^e d'infanterie : s'est distingué dans les assauts des 7, 8 et 9 mars, s'élançant, à quatre reprises différentes, à la tête de sa compagnie. Après le dernier assaut, est allé lui-même chercher, sur le parapet ennemi, un des chefs de section grièvement blessé.

Aspirant RIVES, 102^e d'infanterie : a fait toute la campagne et a toujours rempli, à la plus grande satisfaction de ses chefs, les divers emplois et missions qui lui furent confiées. Très bon chef de section. S'est fait souvent remarquer par son courage. S'est distingué au cours d'une charge à la baïonnette le 9 mars et a été blessé en allant chercher sur le terrain, sous la fusillade ennemie, un aspirant mortellement blessé.

Soldat COCHON, 102^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 25 février, s'est élancé le premier dans une tranchée allemande. A réussi à gagner le réseau de fil de fer, entraînant tous ses camarades par son exemple. N'a quitté son emplacement que lorsque la plupart de ses camarades eurent été mis hors de combat et en a ramené deux grièvement blessés.

Adjudant COMBOUCQ, 101^e d'infanterie : a magnifiquement enlevé sa compagnie à l'attaque du 9 mars et l'a vigoureusement conduite en avant jusqu'au moment où il fut mis hors de combat par une bombe.

Brancardier CAPELIER, 101^e d'infanterie : a excité l'admiration de son bataillon en restant pendant 2 jours et 2 nuits dans les tranchées de 1^{re} ligne, se dépensant sans compter pour panser et évacuer sur le poste de secours ses camarades blessés sous un feu extrêmement violent.

Lieutenant MARGHARITIS, 101^e d'infanterie : revenu sur le front après avoir été blessé, a fait preuve le 9 mars d'initiative hardie et intelligente en poussant sa compagnie d'attaque, lorsque celle-ci parut désorientée par la disparition de son chef à l'attaque du 9 mars. A augmenté le terrain conquis et l'a défendu contre de violentes contre-attaques ennemies.

Lieutenant HOMOLLE, 41^e d'artillerie : toujours prêt à se dévouer pour les missions périlleuses. A réparé sous un feu violent la ligne téléphonique des tranchées et a réussi à rétablir la communication qui avait été coupée au cours de la préparation de l'attaque du 7 mars. Blessé au combat du 29 septembre, il est revenu au front dès le 12 octobre, à peine guéri et a déjà mérité de ce fait une citation à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant VIGOREUX, compagnie auxiliaire du génie 4/2 : a toujours donné à ses travailleurs l'exemple du courage et, le 20 février, a été blessé en surveillant à découvert l'exécution d'une tranchée sur une position conquise dans la journée.

Médecin-major DUPONT, ambulance n° 7 : s'est particulièrement signalé depuis le début de la campagne par son activité, son esprit d'initiative et son ingéniosité dans l'organisation des ambulances où il a su réaliser des conditions d'asepsie, permettant d'entreprendre et de mener à bien les interventions délicates telles que les blessures à l'abdomen ; a sauvé ainsi plusieurs existences par ses opérations habiles. Très versé dans toutes les questions du service de santé en campagne.

Médecin aide-major BERNIOLLE, 117^e d'infanterie : pendant trois journées et trois nuits de combat ininterrompu, s'est multiplié avec toute son équipe de brancardiers pour assurer le service médical du secteur. A fait preuve du plus beau dévouement en relevant, de jour et de nuit, sous un bombardement incessant et excessivement violent et jusque sur la ligne de feu, les blessés du régiment ainsi que ceux des 115^e et 103^e régiments d'infanterie. Médecin de tout premier ordre.

Médecin auxiliaire LEGRET, 117^e d'infanterie : a apporté à son chef de service la collaboration la plus active et la plus intelligente pendant trois journées et trois nuits de combat. S'est porté sur la ligne de feu et sous le bombardement le plus violent pour diriger le service de ses brancardiers et les animer de son exemple.

Sous-lieutenant CHEVILLON, 117^e d'infanterie : comme officier en reconnaissance et observateur d'artillerie du bataillon, a rendu au cours des journées des 23, 24, 25, 26 février, les services les plus précieux. A fait preuve d'un très grand courage personnel en se maintenant plusieurs heures durant, chaque jour, sous un feu d'artillerie et d'infanterie des plus intenses, en première ligne. Jeune officier qui affirme les plus belles qualités militaires.

Soldat CHANFREAU, téléphoniste au 117^e d'infanterie : étant de service au poste de commandement du secteur a, sous un bombardement d'une violence extrême, réparé à plusieurs reprises différentes la ligne du poste coupée par le feu de l'artillerie allemande. A été grièvement blessé au cours de l'une de ces opérations, s'est exposé avec beaucoup de courage. A rendu les plus grands services en permettant de maintenir la liaison avec l'attaque qui s'exécutait. Soldat très dévoué, très courageux.

Sergent COUILLON, 117^e d'infanterie : au combat du 22 février, au moment de l'assaut, est resté sous un feu violent d'infanterie, appuyant de son tir la progression des compagnies de première ligne ; puis a maintenu sa section, sous un bombardement violent d'artillerie.

Sergent fourrier CHICOINEAU, 117^e d'infanterie : d'une bravoure, d'un entrain et d'un sang-froid remarquables, a accompli avec intelligence les liaisons les plus périlleuses. Frappé mortellement au cours d'un assaut de nuit.

Médecin auxiliaire SOUBERBIELLE, 130^e d'infanterie : le 19 février a fait preuve de courage, s'est porté au secours d'hommes blessés par un obus. A été mortellement blessé par un autre projectile.

Sous-lieutenant HIRSCH, 103^e d'infanterie : venu la veille, sur sa demande, d'un régiment de cavalerie, a été tué glorieusement en entraînant à l'assaut des tranchées ennemies sa compagnie dont il venait de prendre le commandement.

Sergent BECKER, 117^e d'infanterie : a pris part avec le régiment à différents combats où il fut blessé. Est revenu au front le 23 octobre. Le 29 octobre, pendant la marche d'approche de son bataillon, s'est offert à différentes reprises à faire des patrouilles en avant du front. Dans la nuit du 29 au 30, sa compagnie étant parvenue à moins de 400 mètres de la lisière Sud d'un village, a de nouveau conduit successivement deux pa-

trouilles jusqu'à l'entrée du village. Grièvement blessé au cours de la seconde.

Capitaine AMENC, réserve d'artillerie d'armée : parti en campagne quoique non guéri d'un accident grave a pu, grâce à son énergie, prendre part à toutes les opérations. Est resté pendant plusieurs mois sur la même position de batterie, exposé au feu de l'ennemi, faisant preuve de la plus grande habileté professionnelle et d'une bravoure absolument remarquable.

Interprète LEER, corps de cavalerie : a montré au cours d'une mission périlleuse et délicate des qualités de hardiesse, de sang-froid et de présence d'esprit au-dessus de tout éloge. Quoique affecté physiquement par les fatigues et les épreuves endurées, n'a pas cessé de se montrer observateur scrupuleux et réléchi et a recueilli des renseignements particulièrement importants et intéressants. A refusé de quitter son poste malgré une blessure reçue au début de l'action, le 16 février.

Sous-lieutenant HUITIER, 43^e d'infanterie : officier d'une énergie rare dont la conduite sous le feu depuis le début de la campagne a été particulièrement brillante. Tué le 2 mars 1915 en entraînant sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes.

Adjudant COQUELET, 43^e d'infanterie : commandant la 1^{re} section d'attaque de sa compagnie au combat du 2 mars, a pénétré le premier dans les tranchées allemandes et a été tué, au moment où, à la tête de ses hommes, il poussait dans un boyau de communication encore occupé par les Allemands qui lançaient des grenades.

Soldat LEMERLE, 43^e d'infanterie : faisant partie du service auxiliaire, a demandé à faire campagne. A été blessé trois fois depuis le début des opérations et est revenu trois fois sur le front après guérison. Au combat du 2 mars a fait preuve comme agent de liaison, d'une très grande bravoure, et a porté, à plusieurs reprises, des renseignements au commandant du secteur sous un feu d'artillerie des plus violents.

Sous-lieutenant TROMONT, 127^e d'infanterie : chargé avec sa compagnie, de l'enlèvement d'une tranchée ennemie fortement occupée, a bravement porté sa troupe en avant, s'est emparé de 150 mètres de lignes allemandes, faisant du coup 40 prisonniers dont l'officier.

Sous-lieutenant DURAND, 127^e d'infanterie : a fait preuve au cours des attaques des 23 février, 1^{er} et 2 mars, d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. A renouvelé trois attaques successives sur une tranchée ennemie fortement défendue et y a pris une mitrailleuse.

Soldat DHERENT, 127^e d'infanterie : pendant les combats des 23 février, 1^{er} et 2 mars, a montré les plus belles qualités de bravoure individuelle. Recherchant les postes dangereux, a été blessé en remplissant, sur sa demande, une mission périlleuse.

Adjudant RUFFIN, 127^e d'infanterie : blessé mortellement au combat du 2 mars, n'a pas cessé d'encourager ses hommes de la voix et du geste et a refusé qu'on s'occupe de lui jusqu'au moment de sa mort survenue vingt minutes après.

Capitaine GAVELLE, brancardier, 1^{er} d'infanterie : blessé deux fois, n'en a pas moins continué la relève des blessés jusque dans les tranchées allemandes nouvellement conquises.

Sous-lieutenant CAT, 84^e d'infanterie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires ; blessé, n'a pas quitté son commandement, et a été tué quelques jours après en reconnaissant une tranchée récemment prise à l'ennemi.

Sergent VEREACQ, 84^e d'infanterie : a fait preuve d'une rare énergie au moment de l'attaque d'une tranchée allemande en portant sa section en avant sous un feu très violent ; s'est approché à 50 mètres des tranchées ennemies, en terrain conquis où il a organisé pendant toute la nuit une position

défensive. A résisté dans son secteur à plusieurs contre-attaques violentes, au cours desquelles il a été blessé.

Aumônier VITEL, 33^e d'infanterie : pendant un séjour de vingt-huit jours, dans un poste particulièrement soumis au bombardement ennemi, a prodigué ses soins et son appui moral aux blessés du régiment, enseveli ceux qui étaient mortellement frappés, et n'a cessé de circuler dans les conditions les plus périlleuses, pour apporter dans les autres postes de secours voisins le même concours dévoué, de jour comme de nuit, donnant le plus bel exemple de zèle, d'amour fraternel et de mépris de la mort (les 10 et 11 mars). A déjà fait preuve, au cours de la campagne, de ces qualités et a été blessé le 30 août en ramassant les blessés sur le champ de bataille.

Soldat LIBERT, 33^e d'infanterie : au péril de sa vie, est allé rechercher en plein jour deux officiers blessés entre les tranchées françaises et allemandes ; a, depuis le début de la campagne, donné de nombreux exemples de courage individuel (22 février).

Capitaine CARY, 33^e d'infanterie : commandant la garnison d'une tranchée de première ligne particulièrement soumise au tir de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, a déployé pendant trois jours et trois nuits la plus grande activité pour l'organisation de cette tranchée, tout en conservant le commandement de sa compagnie de mitrailleuses. A refusé de quitter son poste malgré une blessure reçue au début de l'action, le 16 février.

LA 9^e COMPAGNIE DU 73^e D'INFANTERIE : a pris une part glorieuse à toutes les attaques du 16 au 27 février, ne comprenant plus que vingt-deux hommes à la suite de trois assauts livrés les jours précédents, s'est, malgré tout, lancée, le 27 février, sous la conduite de son chef le lieutenant WIMET, à l'attaque d'une tranchée ennemie. A été réduite à cinq combattants, le capitaine GUILBERT et les soldats LERMISSET, LEGAY, CORMAN et ERARD, qui se sont maintenus dans les tranchées de première ligne jusqu'au 1^{er} mars, date de la relève de leur bataillon.

Sous-lieutenant QUESTROY, 73^e d'infanterie : au combat du 26 février, s'est élancé à l'attaque d'une tranchée allemande, entraînant à sa suite toute sa section. Celle-ci ayant été fauchée par le feu d'une mitrailleuse, est restée en observation à quelques mètres de l'ennemi, abrité dans un trou d'obus.

Sous-lieutenant BOSREDON, 73^e d'infanterie : a appuyé vivement avec sa compagnie, une section d'une compagnie voisine aux prises avec l'ennemi, et a ainsi contribué à la prise d'une tranchée, de trois mitrailleuses et d'une centaine de prisonniers.

Capitaine ROUBAUD, 73^e d'infanterie : très belle attitude au feu depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué les 26, 27 et 28 février, en défendant à coups de bombes pendant trois journées, un boyau par lequel les Allemands menaçaient de faire irruption dans la tranchée. A été blessé au cours de l'attaque du 28.

Adjudant TOUREBEZ, 8^e d'infanterie : a mené sa section à l'assaut avec un courage admirable. Atteint grièvement, a cherché quand même à avancer en criant : « En avant ! en avant ! Vive la France ! » (combat du 27 février).

Soldat BOURLARD, brancardier au 8^e d'infanterie : brancardier de compagnie depuis le début de la campagne, n'a cessé de se dévouer dans les circonstances les plus difficiles. Au combat du 27 février, enseveli par l'effacement d'un obus, s'est porté aussitôt dégagé au secours de deux sous-officiers ensevelis près de lui.

Capitaine ROUSSEL, 8^e d'infanterie : blessé d'une balle, a continué de monter à l'assaut, blessé une seconde fois, s'est courageusement défendu à l'arme blanche dans les tranchées allemandes (combat du 27 février).

Capitaine THEERY, 8^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour diriger une opération délicate et dangereuse. A exécuté avec méthode, énergie et décision, les ordres reçus. A fait 46 prisonniers dont un lieutenant, et s'est emparé presque sans perte, grâce à ses habiles dispositions, d'une tranchée allemande importante. A été grièvement blessé le lendemain au cours d'une nouvelle attaque de nos troupes. Officier très méritant.

Capitaine ANGELIN, 8^e d'infanterie : a conduit avec beaucoup d'entrain et d'énergie sa compagnie à l'attaque d'une tranchée enne-

mie, a résisté à une contre-attaque énergique de l'ennemi. A été tué en donnant à ses hommes le plus bel exemple de courage militaire. (Combat du 9 mars.)

Sous-lieutenant LAISNE, 8^e d'infanterie : entrain et bravoure magnifiques au feu ; a été tué à la tête de sa section au moment où il allait entrer dans la tranchée ennemie. (Combat du 7 mars.)

Capitaine LELEU, 8^e d'infanterie : tous les grades de sa section ayant été tués ou blessés, a pris le commandement des hommes disponibles avec autorité donnant à tous le plus bel exemple. A réussi avec une dizaine d'hommes à arrêter une contre-attaque. Blessé à la cuisse, ne s'est retiré qu'après avoir été remplacé dans son commandement. (Combat du 9 mars.)

Chef de bataillon DUJARDIN, 110^e d'infanterie : dans les combats qui ont assuré la prise d'une position importante, et le jour de la prise de cette partie du retranchement ennemi (9 mars), a montré une fermeté et une énergie remarquables. Malgré les grosses pertes subies a prouvé par son calme et son sang-froid, qu'il voulait réussir et il a réussi.

Capitaine MARTEAU, 110^e d'infanterie : officier ayant toujours fait preuve du plus grand courage. Avait déjà été proposé à la suite d'actes de bravoure pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Est tombé mortellement frappé au combat du 7 mars en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Adjudant MAES, 110^e d'infanterie : a fait preuve des plus solides qualités militaires dans les journées des 16, 17 et 18 février ; a maintenu, jusqu'à la dernière extrémité, sa section à son poste malgré une pluie de grenades à main. Séparé, à un certain moment, du gros de sa compagnie a, par une attaque vigoureuse, réussi à la rejoindre, en bousculant avec audace un poste ennemi retranché dans un boyau.

Sous-lieutenant BOULOGNE, 41^e d'artillerie : pendant les attaques du 16 février au 2 mars, est resté constamment dans les tranchées avancées, pour observer le tir de l'artillerie et assurer la liaison intime avec l'infanterie. A été tué au cours d'une reconnaissance de positions ennemies d'artillerie.

Sous-lieutenant CARPENTIER, 41^e d'artillerie : observateur avancé d'artillerie, s'est porté en reconnaissance sous un feu souvent violent, jusqu'aux postes d'écoute de notre infanterie, n'a pas cessé de fournir des renseignements permettant de maintenir une liaison incessante entre l'infanterie et l'artillerie, et a contribué dans une large mesure, au succès de nos attaques. Tué à l'ennemi le 7 mars en accomplissant sa mission accoutumée.

Lieutenant BRETON, 150^e d'artillerie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner de nombreuses preuves de son courage, de sa bravoure et de son intrépidité. Observateur d'artillerie infatigable. A donné des renseignements très précieux pour le réglage du tir. S'est joint à l'infanterie, le 7 mars 1915 pour partir à l'assaut et prendre part à une attaque contre les tranchées allemandes.

Sous-lieutenant DUMAS, 15^e d'artillerie : belle conduite habituelle, grande intrépidité au feu ; se présente toujours pour les missions périlleuses ; a accompli en particulier le 7 mars, en terrain découvert et violemment battu par des feux d'infanterie et d'artillerie, une reconnaissance délicate qui a fourni de précieux renseignements au commandement.

Chef d'escadron PEPIN, 15^e d'artillerie : commandant le 3^e groupe avec beaucoup d'activité, a obtenu de grands résultats avec ses batteries, placées souvent dans des conditions difficiles, a fait de nombreuses reconnaissances dans les tranchées de première ligne, et a toujours payé de sa personne, donnant l'exemple de bravoure et de mépris du danger.

Capitaine LEFEBVRE, 21^e d'artillerie : placé avec sa batterie, près des tranchées d'infanterie, à l'endroit le plus exposé, a assuré, grâce à sa vigilance, à son énergie et à un sentiment de camaraderie de combat, poussé au plus haut degré, la conservation du terrain conquis. A su prévoir et déjouer toutes les contre-attaques ennemies. A apporté une aide précieuse à l'infanterie pendant les attaques.

Médecin aide-major DERYCHERS, 84^e d'infanterie : sachant qu'à la suite de l'attaque plusieurs blessés étaient restés sur le terrain à quelques mètres de la tranchée ennemie, a franchi la nuit le parapet du poste d'écoute

pour aller les rechercher. A été grièvement blessé au moment où il cherchait à ramener l'un d'eux dans nos lignes et est parvenu cependant à le sauver.

Médecin-major de LAUWEREYNS de ROSENDAEL, ambulance n° 2 : officier énergique, distingué, zélé. A toujours donné les preuves du plus grand dévouement. Médecin chef d'une ambulance qui n'a cessé de fonctionner depuis le début de la guerre, pendant les différents bombardements et notamment le 20 novembre 1914 où l'ambulance a été endommagée et a dû être évacuée : a organisé les secours au mépris de tous les dangers et a assuré le salut des blessés en traitement. Malgré une fatigue croissante et plusieurs affections sérieuses, a toujours voulu être maintenu dans le service de l'avant.

LA 1^{re} SECTION DE MITRAILLEUSES DU 76^e D'INFANTERIE : sous le feu réglé de l'artillerie lourde ennemie, s'est maintenue sur sa position pendant trois jours et ne l'a quittée qu'une fois l'abri démoli et la plupart des servants tués ou ensevelis ; est allée reprendre un autre emplacement avec tout son matériel et tous ses blessés.

LA 3^e PIECE DE LA 46^e BATTERIE DU 2^e D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE : malgré un terrain presque inaccessible, malgré le feu violent de l'ennemi, s'est installée, après avoir porté le matériel à bras, à 50 mètres des Allemands, pour appuyer l'infanterie marchant à l'assaut.

Chef de bataillon DE MOUGINS DE ROQUEFORT, 31^e d'infanterie : blessé grièvement en entraînant ses troupes à l'assaut d'une position fortement défendue, a exigé que les brancardiers le maintiennent sur une civière au milieu de ses soldats, qu'il a continué à encourager jusqu'au moment où il a été tué par un éclat d'obus.

Chef de bataillon RUBEN, 42^e d'infanterie coloniale : officier supérieur d'une grande bravoure qui a fait preuve en maintes circonstances de solides qualités militaires. A brillamment enlevé son bataillon à l'attaque du 4 mars.

Capitaine FLEURIOT, 46^e d'infanterie : bien que blessé au début de l'action est resté à la tête de sa compagnie qu'il a su opposer à l'ennemi qui l'attaquait de front et de flanc.

Capitaine PIERRE, 42^e d'infanterie coloniale : officier d'un calme et d'un courage absolus. A été gravement blessé à la tête d'un bataillon.

Capitaine REMY, 42^e d'infanterie coloniale : s'est fait remarquer depuis son arrivée sur le front, par son entrain, son audace et sa bravoure.

Lieutenant COMOLET-TIRMAN, 31^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut et bien que blessé d'un éclat d'obus, n'a pas voulu abandonner sa place de combat.

Lieutenant DELORD, 31^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut et a pu, grâce à son indomptable énergie, conserver le terrain conquis et le confier, trente heures après, aux troupes de relève.

Lieutenant ROIG, observateur de l'escadron 13 : a pris part, depuis la fin du mois de septembre, à de nombreuses reconnaissances exécutées sous le feu de plus en plus violent des batteries ennemies. S'est fait remarquer par la sûreté des renseignements recueillis, ainsi que par sa grande habileté à diriger les réglages de tir.

Médecin aide-major MOUZELS, 46^e d'infanterie : s'est fait remarquer par le sang-froid et le calme avec lesquels il a prodigué ses soins aux blessés pendant la journée du 23 février où, pendant le bombardement préparant l'attaque, le poste de secours s'est trouvé complètement sous le feu efficace de l'artillerie ennemie.

Sous-lieutenant FREYCHET, 42^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé en allant, sous un violent bombardement, s'assurer avec le plus grand calme du fonctionnement des lignes téléphoniques.

Sous-lieutenant LAUGIER, 42^e d'infanterie coloniale : très belle attitude au feu.

Sous-lieutenant MASSIMI, 42^e d'infanterie coloniale : a brillamment enlevé sa section à l'assaut. Blessé et fortement contusionné, a refusé de se laisser évacuer.

Médecin auxiliaire LUISY, 46^e d'infanterie : d'un calme et d'un sang-froid extraordinaires au feu. A été blessé, par un éclat d'obus, le 28 février, au poste de secours.

Capitaine OBRY, 25^e d'artillerie : dans les combats du 17 au 22 février a exécuté des tirs très difficiles qui ont eu des résultats les plus efficaces et ont puissamment secondé l'infanterie. Est resté pendant une nuit et un jour sous un feu intense d'artillerie de tous calibres sans que les deux batteries qu'il commandait cessent un instant de remplir leur mission et a donné à leur personnel le plus bel exemple d'énergie et de bravoure.

Capitaine LUMONT, 67^e d'infanterie : blessé grièvement le 24 août, ne s'est laissé évacuer qu'à bout de forces. Revenu sur le front le 17 novembre, s'est encore distingué au combat du 26 décembre et pendant les journées du 17 au 23 février, où il a commandé avec vigueur un groupe de deux compagnies et demi.

Capitaine MERLANT, 173^e d'infanterie : commandant d'une compagnie dont quelques tranchées avaient été enlevées par une attaque soudaine et violente de l'ennemi, blessé grièvement à l'épaule, a tenu avant d'aller se faire panser à commander et à diriger une contre-attaque dont le résultat a été de reprendre toutes les tranchées perdues.

Lieutenant MINGAL, état-major de l'artillerie : au cours des combats du 17 au 20 février, a rendu les plus signalés services, en surveillant les lignes ennemies, situant les compagnies en action, contrôlant les tirs des contre-batteries et permettant ainsi à nos batteries lourdes de prendre à parti seize batteries allemandes de gros calibre.

Sous-lieutenant PERSON, 106^e d'infanterie : chargé de flaqueur, le 20 février, avec sa compagnie, l'attaque d'un bataillon du 67^e sur les positions allemandes, s'est acquitté de sa mission avec un grand sens tactique de la situation et avec un courage tranquille qui a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu en ces circonstances difficiles.

Sergeant ROBERT, 227^e d'infanterie : grièvement blessé le 1^{er} octobre, en cherchant à entraîner ses hommes, au moment où on rapportait le corps de son capitaine mortellement blessé, en leur criant : « Mes amis, vengeons notre capitaine ». A été atteint d'une blessure au visage qui lui a fait perdre complètement l'œil gauche, lui a perforé la voûte palatine et la horriblement défigurée.

Caporal BARBIER, 85^e d'infanterie : à l'attaque du 22 février, a, pendant cinq heures, sans arrêt, lancé plus de 250 grenades, en les jetant pour qu'elles éclatent juste au moment de leur arrivée sur l'ennemi. A contribué efficacement, de ce fait, à arrêter deux contre-attaques ennemies. A eu la main gauche emportée par l'éclatement d'une grenade. A dû être amputé.

Lieutenant FELCE, 163^e d'infanterie : commandant une compagnie chargée de l'attaque d'une tranchée allemande est monté, tout droit, sur le parapet de la tranchée de première ligne pour reconnaître le terrain à parcourir. Il a été ainsi pour ses hommes l'exemple le plus beau et le plus vivant de la bravoure. S'était déjà signalé en Alsace et en Belgique.

Sergeant ALPINI, 163^e d'infanterie : bravoure et dévouement remarquables. Est allé, en dernier lieu, chercher en plein jour, à 60 mètres en avant de nos lignes et près des tranchées allemandes un blessé grave qu'il a ramené sur son dos, sous le feu de l'ennemi.

Sergeant BITTENFELD, 10^e génie : a fait preuve de la plus grande bravoure en se tenant debout, sur le parapet, en butte au feu de l'ennemi, pour assurer la liaison entre la première ligne et le poste de commandement.

Capitaine PICARD, adjoint au chef d'un service aéronautique : a donné depuis son arrivée une vigoureuse impulsion à l'instruction des observateurs. A montré l'exemple en exécutant des reconnaissances souvent périlleuses.

Capitaine DUTHEIL DE LA ROCHERIE, état-major d'une brigade d'infanterie : a rendu les meilleurs services : a accompli avec un sang-froid parfait de nombreuses reconnaissances au cours desquelles il a été blessé deux fois.

Sous-lieutenant CAHIER, 43^e d'infanterie : officier plein de sang-froid et de courage, qui le 16 février a enlevé brillamment sa section à l'assaut d'une position ennemie, et, quoique blessé à tué de sa main dans la tranchée des Allemands.

Sous-lieutenant LAIGZÉLOT, 43^e d'infanterie : superbe attitude au feu depuis le début de la campagne ; chef de section d'une bravoure à toute épreuve. A été tué le 16 février dans la tranchée à son poste de commandement, au moment où il se portait en avant, à la tête de sa section, à l'appui d'une compagnie voisine soumise à une violente contre-attaque.

Chef de bataillon MANGIN, 1^{er} d'infanterie : officier de grande bravoure et de beaucoup de sang-froid, s'est distingué à tous les combats auxquels il a pris part depuis le début de la campagne. A brillamment enlevé un ouvrage allemand le 17 février et s'y est maintenu malgré les contre-attaques violentes pendant six jours.

Capitaine NIEDLSPACHER, 1^{er} d'infanterie : s'est fait remarquer par sa bravoure au combat du 16 février, et par sa ténacité dans les journées des 21, 22, 23 et 24 février ; a su résister à de violentes contre-attaques au cours desquelles il a été blessé : est resté à son poste malgré sa blessure.

Capitaine MARTIN, au 1^{er} d'infanterie : blessé dans un combat, est revenu à peine guéri, prendre le commandement de sa compagnie ; s'est particulièrement distingué au combat du 17 février, dans l'assaut d'une tranchée allemande.

Soldat BOULANGER, au 1^{er} d'infanterie : s'est emparé d'une mitrailleuse et l'a ramenée dans nos lignes malgré un feu violent.

Soldat DUBART, au 1^{er} d'infanterie : s'est emparé d'une mitrailleuse et l'a ramenée dans nos lignes, malgré un feu violent.

Lieutenant LEMISTRE, au 8^e d'infanterie : officier très énergique, a entraîné brillamment sa compagnie le 16 février, à l'attaque des tranchées où elle s'est maintenue sous son commandement malgré de violentes contre-attaques, toute la journée. Blessé en septembre dernier.

Lieutenant DUNAS, au 8^e d'infanterie : chargé de tenir avec sa compagnie un bois qui contenait un important point d'appui, a résisté pendant deux jours et deux nuits à de furieuses attaques ennemies. A été grièvement blessé au cours de ces combats.

Lieutenant MANCEON, au 8^e d'infanterie : s'est fait remarquer à maintes reprises depuis le début de la campagne par son énergie et son mépris du danger. Au cours de l'attaque du 17 février, a brillamment enlevé sa section, s'est emparé d'un poste allemand qu'il a organisé aussitôt, résistant à de nombreuses et violentes contre-attaques.

Lieutenant de réserve DASSONVILLE, au 8^e rég. d'infanterie : officier plein d'ardeur qui commande sa troupe avec beaucoup d'autorité, a mené sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes avec la plus grande bravoure. A montré beaucoup de sang-froid et d'énergie pour la maintenir sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a été blessé au cours de l'action.

Sous-lieutenant PASQUEOONE, 8^e d'infanterie : fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un courage et d'une énergie remarquables ; a brillamment enlevé sa section à l'assaut des lignes ennemies : a été blessé au moment où il sautait le premier dans la tranchée. Déjà cité à l'ordre du 1^{er} corps d'armée pour sa bravoure et son courage, donne le meilleur exemple.

Sous-lieutenant MOTEL, 84^e d'infanterie : d'une bravoure à toute épreuve, a brillamment entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, s'y est maintenu ensuite malgré une violente contre-attaque au cours de laquelle il a été blessé grièvement.

Sergeant HANUCHE, 84^e d'infanterie : d'une bravoure et d'une audace exceptionnelles, s'est distingué maintes fois depuis le début de la campagne (notamment le 26 janvier, où il est allé reconnaître seul, en plein jour, un poste d'écoute ennemi et a tué avec un revolver les deux Allemands qui s'y trouvaient). Est tombé glorieusement, le 16 février, dans une tranchée ennemie dont il venait de s'emparer.

Sous-lieutenant de SALIGNAC-FÉNELON, 15^e d'artillerie : tombé glorieusement en réparant sous un feu violent les communications téléphoniques de son groupe, après avoir fait preuve depuis le début de la campagne d'une intrépidité remarquable et d'un dévouement infatigable.

Chef de bataillon WINKLER, génie d'une division : a rempli avec un dévouement infatigable et une grande compétence dans des

circonstances difficiles et parfois des plus périlleuses, les missions techniques qui lui ont été confiées ; a accompli des reconnaissances, dirigé les travaux les plus importants de défense et de construction, donné aux unités sous ses ordres une impulsion vigoureuse et éclairée, et mené à bonnes fins les tâches qui lui ont été assignées au cours de la campagne.

Caporal AGIR, génie d'une division : fait preuve d'un dévouement absolu en réparant de jour et de nuit les communications téléphoniques sans cesse coupées. En particulier, le 22 février, renversé par l'explosion d'un obus alors qu'il établissait une ligne téléphonique, s'est relevé rapidement et a repris tranquillement son travail.

Sergeant OCCRE, génie d'une division : au combat du 16 février, a dirigé avec le plus grand sang-froid un travail de sape en plein jour sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie à 50 mètres de l'ennemi. A contribué à faire plusieurs prisonniers (a été félicité sur le champ de bataille par le commandant de l'attaque).

Maitre pointeur VANDAL, artillerie divisionnaire : a donné un magnifique exemple de désintéressement et de mépris de la mort dans les circonstances suivantes : très grièvement blessé en même temps qu'un camarade de sa pièce, a refusé de se laisser panser, objectant qu'il ressentait mourir et qu'il valait mieux soigner son camarade. Apprenant ensuite le passage d'un avion allemand au-dessus de la batterie, a dit au lieutenant qui s'occupait de le faire transporter : « Laissez-moi, ne faites pas repérer la batterie, l'accident n'est rien, l'essentiel c'est qu'on les mette à la potte de chez nous. Vive la France ! » Puis s'est évanoui. Est mort peu après.

Chef de bataillon CLAYEUX, 115^e rég. d'infanterie : officier supérieur de tout premier ordre. S'est fait remarquer depuis le début des hostilités par sa bravoure et son sang-froid. A été fait chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre. A conduit son bataillon avec la plus grande vigueur aux combats du 19 au 25 février.

Capitaine CHIRON DE LA CASINIERE, 115^e d'infanterie : a irrésistiblement entraîné sa troupe à l'assaut d'une position fortement défendue. Est tombé à sa tête en lui montrant le droit chemin.

Capitaine GANGLOFF, 115^e d'infanterie : est tombé glorieusement à la tête de sa section en lui montrant le chemin de la victoire.

Capitaine CRUT, 115^e d'infanterie : remarquable par son autorité et son influence, est tombé en donnant à sa troupe le plus bel exemple de bravoure et d'énergie.

Capitaine LACOMBE, 115^e d'infanterie : est tombé à la tête de sa compagnie en la menant vigoureusement à l'attaque sous un feu des plus meurtriers.

Sous-lieutenant BRAME, 115^e d'infanterie : est tombé en donnant à sa troupe le plus bel exemple de bravoure dans un combat violent.

Sous-lieutenant PERIN, 115^e d'infanterie : est tombé en donnant à sa troupe le plus bel exemple de bravoure et d'énergie.

Adjudant QUILICI, 115^e d'infanterie : est tombé en enlevant sa section à l'assaut d'une position fortement défendue.

Caporal HERMANN, 115^e rég. d'infanterie : s'est fait tuer en entraînant crânement son escouade.

Caporal SAILLANT, 115^e d'infanterie : belle cranerie. A été tué en enlevant son escouade et l'électrisant par son exemple.

Capitaine FERNAGU, 115^e d'infanterie : a été blessé en enlevant énergiquement sa compagnie et en la menant à l'assaut sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sergeant BOBET, 115^e d'infanterie : grièvement blessé en maintenant avec énergie ses mitrailleuses, sous un violent bombardement de l'ennemi.

Caporal MARCHAL, 115^e d'infanterie : a commandé trois sections dans une situation très périlleuse. A été tué en donnant l'exemple de l'énergie et du dévouement.

Sous-lieutenant VINCENT, 11^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage admirable et d'un ascendant remarquable sur sa troupe en l'entraînant à l'assaut. Blessé à l'assaut de quinze heures, le 22 février, n'a pas voulu aller à l'ambulance. A reçu cinq autres blessures graves à l'assaut de vingt-trois heures.

CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant POUPINEAU, 45^e d'infanterie : dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars, a sollicité l'autorisation de faire une reconnaissance dans laquelle il a montré une véritable témérité.

Sous-lieutenant RUELE, 1^{er} génie : a montré, pendant les journées du 28 février et du 3 mars, une activité et un courage à toute épreuve. Tué en exécutant une reconnaissance à une très faible distance de l'ennemi.

Adjudant MARCHAL, 76^e d'infanterie : blessé, a continué à assurer son commandement pendant toute l'action, et n'a voulu se faire évacuer qu'à la nuit.

Aspirant PELLETIER, 89^e d'infanterie : bien que blessé au genou, a continué à pousser ses hommes en avant à l'assaut. Est tombé mortellement frappé en criant : « En avant ! ».

Sergeant FOURRIER BARDET, 46^e d'infanterie : très belle conduite au feu. A sonné la charge lui-même deux fois, et s'est élancé lui-même en tête de sa section. A organisé un petit poste, non loin d'un mur occupé par l'ennemi et ne la quitté que grièvement blessé.

Sergeant DAGUÈS, 31^e d'infanterie : tué en chargeant avec ses hommes sur une mitrailleuse allemande.

Sergeant DESTEMBERG, 76^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, fait l'admiration de ses chefs et de ses hommes par sa cranerie et son mépris du danger. Blessé au moment où il indiquait à ses hommes les travaux à exécuter, sous un violent bombardement.

Sergeant HILD, 1^{er} génie : s'est fait remarquer en maintes circonstances par sa ténacité, son énergie et son courage. A été blessé mortellement en tête d'une sape, à quelques mètres de l'ennemi.

Sergeant LEVEQUE, 46^e d'infanterie : entraînant ses hommes à l'attaque d'un village, les a encouragés par ces mots : « J'ai confiance en vous, suivez-moi, je marche en tête. » Est tombé peu après.

Sergeant LOUVAT, 46^e d'infanterie : ayant pris le commandement d'un groupe dont l'officier avait été grièvement blessé, a su se maintenir sous un feu violent, en poste avancé, à quelques mètres des tranchées allemandes. A réussi à évacuer son officier en croisant un boyau de communication.

Maréchal des logis MAZIER, 43^e d'artillerie : est tombé mortellement frappé au moment où, ayant surmonté tous les obstacles dressés par le terrain et le feu ennemi, il allait installer une pièce à 300 mètres des tranchées ennemies.

Sergeant PATRIER, 42^e d'infanterie coloniale : blessé une première fois, est retourné sur le front à peine guéri. Modèle de bravoure. Tué en entraînant sa section à l'assaut.

Sergeant RICHE, 46^e d'infanterie : blessé deux fois en montant à l'assaut d'un village, n'a quitté le commandement de son unité que lorsqu'une troisième blessure l'eût empêché de marcher.

Sergeant ROUJON, 1^{er} génie : le 4 mars, dirigeant un détachement de sapeurs qui faisaient partie d'une colonne d'assaut, a montré à tous le plus bel exemple de courage et d'énergie, en se portant aux endroits les plus critiques de la ligne pour y lancer des pétards et des grenades. Blessé à l'épaule, a refusé de se laisser évacuer.

Sergeant VILLIERS, 1^{er} génie : commandant un détachement de sapeurs chargés d'organiser une tranchée conquise, a donné à tous l'exemple du courage en maniant lui-même la pioche sous une pluie de bombes, jusqu'au moment où il fut grièvement blessé.

Caporal DUMONT-PALLIER, 46^e d'infanterie : ayant été grièvement blessé ainsi que son chef de bataillon, a eu la force et l'énergie d'aller chercher du secours et n'a pas voulu qu'on s'occupe de lui avant que son chef fût pansé.

Caporal FRESNE, 46^e d'infanterie : grâce à son entraînement, à son courage et à son énergie, a pu atteindre avec son escouade un cimetière dans lequel l'ennemi était très fortement retranché et ne l'a quitté que lorsqu'une blessure ne lui permit plus de se tenir debout.

Caporal LUZARD, 46^e d'infanterie : a provoqué l'admiration de ses chefs et de ses

camarades par son esprit offensif, son courage et son sang-froid.

Brigadier MOULIER, 13^e d'artillerie : pouvant en raison de son âge, être renvoyé au dépôt, avait été maintenu au front sur sa demande. A été frappé mortellement en amenant sa pièce à 300 mètres des lignes allemandes.

Caporal NICOLLE, 46^e d'infanterie : est monté trois fois à l'assaut d'un village, les 28 février et 1^{er} mars. Grièvement blessé par un obus qui lui a coupé la jambe.

Caporal PELLEGRINO, 42^e d'infanterie coloniale : blessé, est retourné sur le front à peine guéri. A donné le plus bel exemple de courage en franchissant le premier le parapet d'une tranchée allemande.

Caporal ROYER, 31^e d'infanterie : grièvement blessé le 1^{er} mars en entraînant son escouade.

Caporal WACHORU, 1^{er} génie : étant occupé à des travaux de mines, lors de l'attaque des Allemands le 16 février, a fait le coup de feu une partie de la journée avec l'infanterie ; n'a pas hésité à monter sur un parapet pour enfler un boyau de communication par lequel s'infiltraient les Allemands, en tuant plusieurs.

Soldat CARLOTTI, brancardier, 42^e d'infanterie coloniale : blessé assez grièvement en pansant un blessé sur la ligne de feu.

Soldat DUSSON, 49^e d'infanterie : a pu, par son ascendant sur ses camarades, les reporter en avant.

Maitre ouvrier GUENETTE, 13^e d'artillerie : transmettant à la voix les ordres de son commandant de batterie et craignant que la canonnade n'empêchât qu'il fût distinctement entendu, n'hésita pas à quitter son abri pour courir jusqu'aux pièces s'assurer qu'il avait été bien compris. Recommença à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il fut blessé d'une balle de shrapnell.

Canonnière JOLY, 13^e d'artillerie : blessé au moment où il venait de prolonger jusqu'à notre première ligne le réseau téléphonique.

Maitre ouvrier MAURICE, 45^e d'artillerie : blessé à la jambe le 28 février, n'a consenti à cesser son service que sur un ordre formel.

Soldat PINEAU, 46^e d'infanterie : superbe attitude depuis le début de la campagne.

Soldat RAOULT, 76^e d'infanterie : tué en portant quelques camarades en avant.

Capitaine DOMENGER, 42^e d'infanterie coloniale : déjà blessé le 27 août. Revenu sur le front à peine guéri, a été tué à la tête de sa compagnie en l'entraînant avec sa vigueur et son courage habituels.

Capitaine FISCHER, 13^e d'artillerie : officier plein d'entraînement, d'énergie et de courage, a rendu les plus grands services dans l'observation du tir, ne se contentant pas de suivre l'action des batteries des observatoires préparés, mais allant encore occuper d'autres points mieux situés, mais battus du feu ennemi le plus intense.

Capitaine PENNELIER, 42^e d'infanterie coloniale : tué le 4 mars à la tête de sa compagnie qui entraînait à l'assaut.

Lieutenant LOEBRAU, 42^e d'infanterie coloniale : déjà blessé le 28 août, est tombé le 4 mars à la tête de sa compagnie qu'il faisait vigoureusement en avant.

Lieutenant MOURET, 42^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement le 22 août et cité à l'ordre de l'armée, a été tué le 4 mars en entraînant bravement ses hommes à l'attaque.

Sous-lieutenant AUBEPART, 42^e d'infanterie coloniale : tué en enlevant brillamment sa section à l'assaut d'une position fortifiée.

Sous-lieutenant SOLIER, 13^e d'artillerie : frappé mortellement à son poste d'observation au moment où il en quittait l'abri pour mieux découvrir les feux d'une artillerie ennemie en action.

Adjudant LEPEITTE, 1^{er} génie : sous-officier très brave et d'une grande compétence technique, s'est distingué dans de nombreuses circonstances. Le 12 mars notamment, un mineur ennemi ayant débouché dans une de nos sapes, a obstrué l'extrémité de celle-ci et y a fait exploser un fourneau de mines au moment précis où l'ennemi procédait au chargement de son fourneau.

Aspirant MALIGE, 13^e d'artillerie : a fait preuve en maintes circonstances d'un courage, d'un sang-froid et d'une énergie dignes d'éloges. Le 14 mars, s'étant porté en avant de son poste habituel d'observation pour mieux remplir sa mission, a été blessé mortellement en réglant le tir d'une batterie.

Maréchal des logis LEFEUVRE, 2^e d'artillerie lourde : blessé le 31 août, revenu au front le 3 novembre, sans avoir voulu bénéficier d'un congé de convalescence, a de nouveau donné des preuves de sa vaillance en restant pendant trois jours consécutifs, comme observateur du tir de l'artillerie lourde, en un point rapproché de l'ennemi et spécialement battu par son feu.

Maréchal des logis LESOURD, 13^e d'artillerie : chef d'une équipe de bombardiers, s'est fait remarquer par des qualités d'activité et de courage. Mortellement frappé par l'explosion d'une bombe au cours d'une reconnaissance qu'il faisait à proximité de l'ennemi.

Caporal BOURRIER, 42^e d'infanterie coloniale : a donné à son escouade le plus bel exemple de courage pendant les combats du 3 au 5 mars en se maintenant pendant 24 heures sur une position particulièrement dangereuse. A eu trois fusils brisés entre ses mains par les balles.

Caporal DEBIEVE, 42^e d'infanterie coloniale : est tombé mortellement frappé en repoussant avec des grenades à main une attaque allemande.

Soldat BEIGNIER, 42^e d'infanterie : bien que blessé, est resté sur la ligne de feu. A eu 5 fusils brisés entre les mains.

Canonnière BOURGEOIS, 3^e d'artillerie à pied : chargé de la surveillance et de la remise en état d'une ligne téléphonique posée sur le sol à proximité de l'ennemi, en vue de relier une batterie avec un observatoire d'artillerie lourde particulièrement exposée au feu a rétabli à plusieurs reprises la communication interrompue par le tir de l'ennemi.

Canonnière DIKAY, 3^e d'artillerie à pied : étant observateur téléphoniste dans une tranchée à proximité de l'ennemi et le poste observateur où il se trouvait ayant été bouleversé à deux reprises par deux obus ennemis, a continué son service avec le plus beau sang-froid et ne s'est retiré que lorsque l'ordre lui en a été donné.

Soldat LABBÉ, infirmier au 4^e d'infanterie : blessé grièvement le 18 mars, a eu le sang-froid nécessaire pour arrêter lui-même l'hémorragie de ses blessures et porter ensuite secours à d'autres blessés.

Chef de bataillon PERIGNON, 361^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne, du plus grand courage dans les divers combats auxquels il a assisté, notamment le 23 septembre où il fut grièvement blessé à la tête en entraînant son bataillon vers les tranchées ennemies.

LA 17^e COMPAGNIE DU 329^e D'INFANTERIE : a réussi par deux contre-attaques successives, menées avec une extrême énergie, sous un feu très meurtrier, à reprendre possession d'un entonnoir provenant de l'explosion d'une mine, dans lequel l'ennemi avait pu pénétrer avec des forces supérieures.

Capitaine RODILLON, 37^e d'infanterie : tombé mortellement blessé à l'attaque d'une ferme, en criant à sa compagnie : « En avant, mes amis, je suis blessé, mais ne vous occupez pas de moi ; laissez-moi et en avant, à la baïonnette. »

Capitaine DELLAC, 52^e d'infanterie : capitaine adjoint au chef de corps, a pris plusieurs fois le commandement de groupes sans chefs, qu'il a ralliés et conduits vaillamment au feu. Blessé grièvement le 26 septembre 1914 d'un éclat d'obus à la tête, est décédé des suites de ses blessures.

Capitaine PERREAU, 11^e d'artillerie : s'est dépensé sans compter pendant les journées des 14, 15 et 16 mars pour assurer à l'infanterie du secteur la liaison et l'appui de l'artillerie dont elle avait besoin. A fait preuve du courage et de l'abnégation les plus absolues en allant reconnaître sous un feu des plus meurtriers et d'une violence inouïe, l'emplacement où se trouvaient des bombes extrêmement dangereuses pour notre infanterie et en essayant de ramener un blessé qui était au milieu des fils de fer.

Capitaine POUTRIN, 118^e d'infanterie : ayant reçu le commandement du bataillon après la mort de son chef, a fait preuve dans le commandement de cette unité, des plus belles qualités militaires, donnant personnellement l'exemple de la plus grande bravoure et du plus grand sang-froid. A été tué le 8 septembre au cours d'un combat.

Capitaine CORBU, 319^e d'infanterie : le 17 décembre, au cours d'une attaque de nuit, a

énergiquement entraîné sa compagnie vers les tranchées ennemies ; a réussi à s'en approcher à quelques dizaines de mètres, a maintenu ses hommes sous un feu intense, et est resté deux jours sous la mitraille, sommairement abrité derrière un masque de terre qu'il avait construit de ses propres mains.

Lieutenant BLANGARIN, 118^e d'infanterie : a commandé sa compagnie avec beaucoup de bravoure et de sang-froid, notamment les 7 et 8 septembre dans une ferme où il réussit à repousser à plusieurs reprises d'importantes attaques ennemies. A été blessé mortellement.

Lieutenant DESCHARD, 19^e d'infanterie : a montré dans tous les combats un mépris absolu du danger. Le 7 septembre, a maintenu sa section de mitrailleuses sous un feu meurtrier. Après la mort de ses tireurs a servi lui-même sa pièce avec un sang-froid admirable. Est tombé mortellement frappé.

Lieutenant de réserve LE CORJU, 19^e d'infanterie : dans la nuit du 9 au 10 février, a su assurer rapidement l'organisation défensive d'évacuations produites par deux mines françaises qui venaient d'exploser ; attaqué à deux reprises par les Allemands, les a repoussés par d'énergiques charges à la baïonnette.

Lieutenant de réserve BARTOLI, 116^e d'infanterie : lieutenant de réserve arrivé au front fin septembre, a été tué le 2 octobre 1914 d'une balle au front, en sortant ornement le premier de sa tranchée pour entraîner sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant HUGUEN, 116^e d'infanterie : jeune sous-officier provenant des admissibles à Saint-Cyr, arrivé au corps depuis un mois et donnant les plus grandes espérances. A été tué le 4 février 1915 d'un éclat d'obus dans les tranchées de la ligne, au moment où il se portait au secours de deux de ses hommes qui venaient d'être eux-mêmes grièvement blessés au cours du même bombardement.

Sous-lieutenant CHARLIER, 236^e d'infanterie : a conduit sa section avec le courage le plus assuré, jusqu'à l'entonnoir produit par l'explosion d'une mine, y est resté toute la nuit et une partie de la journée suivante, malgré le tir de mitrailleuses ennemies et malgré le risque incessant qu'il courait de se voir, avec tout son monde, enlever d'une position isolée et non organisée.

Sous-lieutenant BAZIN, 236^e d'infanterie : Après avoir échappé aux conséquences de l'explosion d'une mine qui, le 14 mars, avait fait sauter sa propre tranchée, a eu, malgré la violence de la commotion ressentie, l'énergie et le courage de ramener deux fois ses hommes à l'assaut de cette tranchée dans laquelle les Allemands avaient pénétré en profitant du trouble profond causé par l'explosion. Blessé à la tête, s'est refusé à aller au poste de secours, avant que la possession de cette tranchée ne fût parfaitement assurée.

Sous-lieutenant de réserve PATRIMONIO, 329^e d'infanterie : par son sang-froid et son calme, a donné un bel exemple de fermeté qui a contribué au maintien de sa section dans une tranchée de première ligne soumise à un bombardement et à une fusillade intenses qui ont duré de 22 heures à 7 heures.

Médecin aide-major THEROUDE, 350^e d'infanterie : n'a cessé de se faire remarquer depuis le début de la campagne par son courage, son zèle et son abnégation. A été blessé le 15 mars par une balle qui lui a traversé le bras droit, pendant que conformément aux ordres de son chef de corps, il passait l'inspection d'hygiène dans les tranchées de son bataillon. A refusé de se laisser évacuer et a continué son service.

Adjudant GAUCHER, 329^e d'infanterie : a entraîné sa section au feu avec la plus grande énergie. Donne depuis le début de la campagne, le plus bel exemple de courage et de bravoure, a déjà deux fois été blessé assez grièvement.

Aspirant BONNE, 354^e d'infanterie : commandant la section la plus avancée d'une compagnie qui avait pour mission de tenir un village pour protéger le repli d'une division de cavalerie, attaquée par une infanterie très supérieure en nombre, son capitaine ayant été tué à ses côtés ainsi qu'une grande partie de ses hommes, a continué, quoique sérieusement blessé lui-même à remplir sa mission.

Sergent GABRIEL, 256^e d'infanterie : a moitié enseveli dans la tranchée, les reins brisés, ne cessait d'encourager ses hommes en leur criant : « En avant, et vive la France ! » Est mort au poste de secours, quelque temps après y avoir été amené.

Sergent GERONIMI, 3^e de marche du 1^{er} étranger : chef d'une patrouille, a rencontré un détachement ennemi de force double, a fait preuve de beaucoup d'énergie et de sang-froid dans les dispositions qu'il a prises, et a entraîné sa troupe à la baïonnette, déterminant ainsi la retraite de l'ennemi.

Sergent GOTHLIN, 3^e de marche du 1^{er} étranger : a fait preuve depuis l'entrée en campagne du régiment de la plus grande intrépidité. Le 8 mars, au cours d'un bombardement particulièrement intense, a été frappé mortellement d'un obus au moment où il parcourait la tranchée afin de s'assurer que tous ses hommes avaient gagné leurs alais.

Sergents LECORNEC, ROLLY et MOUSIER, compagnie 26/6 M du génie : faisant partie d'un détachement du génie chargé d'opérer plusieurs brèches dans un réseau de fil de fer, ont fait preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid en dirigeant les équipes de brèche sur un trajet de plus de deux cents mètres, presque au contact des sentinelles ennemies. Ont ensuite reconnu la praticabilité des brèches et guidé les colonnes d'assaut sous le feu, donnant ainsi l'exemple du plus grand courage et d'un profond mépris de la mort.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Colonel MIENVILLE, 139^e d'infanterie : depuis le début de la campagne a fait face avec son régiment à des situations particulièrement délicates et difficiles.

Lieutenant-colonel GOUREAU, 140^e d'infanterie : chef de corps de grande valeur ; nature d'élite. A été blessé et est revenu au front.

Colonel BESSEYRE DES HORTS, commandant une brigade d'infanterie : officier supérieur très instruit, très intelligent, d'une vigueur et d'une énergie à toute épreuve, donnant à tous l'exemple du plus absolu dévouement à ses devoirs. Commande sa brigade avec une compétence parfaite, et, toujours sur la brèche, a réalisé un secteur supérieurment organisé.

Lieutenant-colonel DONAU, 240^e d'infanterie : nombreuses campagnes aux colonies. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne actuelle. Arrivé sur le front depuis le 5 février commande son régiment de façon remarquable.

Colonel JAMPIERRE, 154^e d'infanterie : depuis le début de la guerre, commande son régiment avec beaucoup d'énergie et de bravoure ; a donné à sa troupe au combat le plus bel exemple de fermeté et de courage et s'est signalé, notamment les 22 août, 6, 10, 23 et 27 septembre 1914 par son intrépidité sous des feux meurtriers d'infanterie et d'artillerie.

Colonel GRUMBACH, commandant une brigade d'infanterie : vient de prendre le commandement de sa brigade. Comme colonel d'un régiment s'est distingué le 12 septembre dans l'attaque et la prise d'une localité.

Chef de bataillon GUENEAU, état-major d'une armée : nombreuses campagnes en Afrique. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle où dans un état-major d'armée il a fait preuve d'un zèle constant et du dévouement le plus complet.

Chef de bataillon THEVENOT, commissaire du gouvernement près le conseil de revision d'une armée : remplit depuis le début de la campagne avec la plus grande compétence les fonctions de conseiller technique pour la justice militaire. Donné d'un sens juridique très développé, d'un esprit droit et sûr.

Chef de bataillon BOUÉ, chef de groupe d'exécution du canevaz d'ensemble à l'état-major d'une armée : officier de grande valeur ayant obtenu les notes les plus élogieuses pour ses missions aux colonies, au cours desquelles il a montré les plus sérieuses qualités militaires dans des circonstances difficiles. Chef du groupe d'exécution des canevaz de tir d'une armée, dirige ses services

avec une grande compétence, donnant ainsi aux corps d'armée le plus précieux concours.

Colonel LEVI, commandant une brigade d'infanterie : officier supérieur de grande valeur, à qui la campagne actuelle a permis, non seulement de confirmer les réelles qualités d'intelligence, de savoir, de vigueur et de commandement qui lui étaient reconnues en temps de paix, mais encore d'en révéler de nouvelles. Du régiment qu'il commandait au début de la guerre, avait su faire une unité très homogène, très entraînée dans le mouvement en avant et très solide au feu. Comme commandant de brigade, a su, dans des circonstances parfois très difficiles, non seulement garder inviolables les positions qui lui étaient confiées ou qu'il venait de conquérir, mais encore par des actions vigoureuses imposer à l'ennemi de rudes échecs.

Lieutenant-colonel BARRARD, 91^e d'infanterie : parti en campagne comme chef de bataillon, s'est fait remarquer de suite par son sang-froid et sa bravoure, blessé par un éclat d'obus à neuf heures, est resté au feu jusqu'à dix-sept heures. Après pansement a repris son commandement et ne l'a quitté que quatre jours après, sur l'ordre du chef de corps. Revenu au corps dès guérison, nommé lieutenant-colonel à titre temporaire, a brillamment commandé le régiment. Très vigoureux, très intelligent et très brave, il a de très beaux états de services, beaucoup d'autorité et de commandement.

Colonel DEGOUTTE, chef d'état-major d'un corps d'armée : nombreuses campagnes coloniales. A, dans la campagne actuelle, fait preuve des plus belles qualités militaires et de vaillance dans les heures difficiles.

Chef de bataillon LARRIEU, 329^e d'infanterie : cité à l'ordre de l'armée le 18 octobre. A fait preuve des qualités les plus brillantes pendant les combats du 7 au 10 septembre, au cours desquels l'unité qu'il commandait, placée sur un des points les plus avancés, a constamment repoussé et contre-attaqué l'ennemi en lui infligeant des pertes considérables.

Colonel VALETTE, 50^e d'infanterie : chef de corps de haute valeur, commande son régiment depuis le début de la campagne avec autorité et compétence et a fait preuve, en toutes circonstances, de bravoure et d'intelligence dans la conduite de son régiment.

Lieutenant-colonel POUGET, 96^e d'infanterie : chef de corps actif, vigoureux et énergique, qui a su imprimer à son régiment une belle allure au feu, de la discipline et de la tenue, malgré les difficultés résultant de la dispersion des divers éléments en campagne.

Colonel MAGNAN, commandant une brigade d'infanterie : cité à l'ordre de l'armée. S'est distingué par sa bravoure et son énergie dans le commandement de son régiment.

Colonel VRENIERE, commandant une brigade d'infanterie : s'est brillamment conduit depuis le début de la campagne, vient d'être appelé au commandement d'une brigade. Exerce son commandement avec entraînement et compétence. S'est acquis de nouveaux titres qui s'ajoutent à ceux qu'il possédait déjà par son ancienneté de service et ses campagnes.

Au grade de chevalier.

Capitaine RÉMY, 151^e d'infanterie : a montré au cours du combat du 1^{er} mars les plus belles qualités de commandement et d'énergie, en maintenant sous le feu pendant toute une journée au milieu de groupes ennemis plusieurs éléments de sa compagnie, dont les tranchées avaient été bouleversées par l'explosion d'une mine allemande ; est resté au combat toute la journée, quoique blessé d'une bombe qui lui avait crevé le tympan.

Capitaine RABIER, 16^e bataillon de chasseurs : le 17 février, au moment d'une violente contre-attaque ennemie, quoique légèrement blessé, n'a pas quitté son commandement. Pendant deux heures a lutté pied à pied et a fait l'admiration de tous.

Capitaine de POLIGNAC, 103^e d'infanterie : a chargé à la baïonnette à la tête de sa compagnie, et bien que légèrement atteint à la tête par un éclat d'obus, en a conservé le commandement et l'a entraînée sous un feu violent. A ramené le corps de son lieutenant mortellement frappé.

Sous-lieutenant DURAND, 104^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage pendant toute la campagne. Son commandement de com-

pagnie ayant été blessé le 26 février, dans la matinée, a pris le commandement de sa compagnie, qu'il a brillamment entraînée à deux reprises à l'attaque de tranchées ennemies. Blessé lui-même vers 15 heures, a fait preuve de la plus grande énergie en gardant le commandement de sa compagnie jusqu'à ce qu'il reçut l'ordre du commandant du bataillon de se retirer pour aller faire panser ses blessures. Depuis le début de la campagne, s'est toujours fait remarquer par son entraînement, son initiative et son courage.

Lieutenant territorial HOFF, 101^e d'infanterie : lieutenant de territoriale, a, malgré ses quarante-sept ans, demandé à partir à la tête d'une section d'un régiment actif. Depuis son arrivée au corps, ne cesse de donner l'exemple de l'activité, de l'entraînement et de l'énergie. Pourvu du commandement d'une compagnie, a montré dans ces fonctions de brillantes qualités de commandement et d'organisation. Enfin, a conduit sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies les 26 et 27 février avec un calme et un élan remarquables.

Capitaine NÉGRÉ, 103^e d'infanterie : officier incarnant le devoir militaire, d'un beau sang-froid et d'une grande bravoure. A été blessé sans gravité le 24 février (atteint par 20 petits éclats) au moment où il entraînait sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande.

Chef de bataillon NICOLAS, 101^e d'infanterie : a su insuffler à son bataillon toute l'énergie dont il est animé pour le maintenir dans ses tranchées pendant cinq jours et cinq nuits au milieu d'un ouragan de fer. N'a cessé depuis cette époque de faire preuve à la tête de son bataillon des plus belles qualités de commandement, d'entraînement, d'énergie et de courage. Lors des attaques des tranchées allemandes, les 26 et 27 février, a brillamment enlevé son bataillon à l'assaut et a pu parvenir avec lui jusqu'à la deuxième ligne de tranchées ennemies.

Capitaine GRASSET, 103^e d'infanterie : excellent officier. A subi au début de l'action, le 25 février, un ébranlement nerveux produit par l'explosion d'un obus et a dû être évacué. S'était antérieurement distingué le 22 août où il fut blessé.

Capitaine NICOLAS, 101^e d'infanterie : le 22 août, a pu grâce à son sang-froid et à sa présence d'esprit, sauver la plus grande partie de sa compagnie, cernée dans le brouillard. A été blessé et s'est empressé de revenir sur le front à peine guéri. Dès son retour, s'est de suite imposé par ses qualités de calme, d'énergie et de froide bravoure. Lors des attaques des tranchées allemandes les 26 et 27 février, s'est lancé à l'assaut en enlevant sa compagnie qu'il a portée jusqu'à la deuxième ligne de tranchées sous un feu meurtrier de mitrailleuses, d'obus et de bombes de tout calibre. A été blessé.

Capitaine VACELET, 100^e d'infanterie : parfait commandant de compagnie, s'imposant à tous par son courage. Blessé déjà à trois reprises différentes, avait eu chaque fois, l'énergie de rester malgré ses souffrances, à la tête de son unité tant que sa présence avait été nécessaire. A été à nouveau et très grièvement blessé le 17 mars, dans une tranchée.

Chef de bataillon CHASTANET, D. E. S. d'une armée : excellent officier d'état-major. A commencé la campagne à l'état-major d'un corps d'armée. Blessé le 22 août d'une balle de shrapnell dans le pied, blessure qui a occasionné une impotence partielle permanente.

Sous-lieutenant de réserve GRENINGER, 361^e d'infanterie : a conduit, sur sa demande, plusieurs patrouilles chargées de déterminer les ouvrages avancés de l'ennemi et essayé d'enlever un petit poste. Au cours de sa dernière opération, ayant découvert un poste d'écoute entouré de fils de fer, s'est avancé seul pour les couper et surprendre le poste à 600 mètres de nos tranchées. Plusieurs coups de feu partirent du poste et le blessèrent grièvement à la cuisse.

Capitaine CARBONNIER, 59^e d'artillerie : a su s'attirer dès le début des opérations par ses hautes qualités militaires, son habileté dans le tir, l'estime de ses chefs en même temps que la confiance et l'affection de sa batterie. Blessé une première fois le 10 août, blessé une deuxième fois grièvement le 22 août, a rejoint le front à peine guéri et a repris le commandement de sa batterie avec le même entraînement et la même énergie dont il a fait preuve notamment le 4 mars. Cité à

l'ordre de l'armée du 8 janvier pour sa belle conduite pendant la campagne.

Lieutenant BELLEY, 5^e rég. de chasseurs : le 23 septembre, pendant une attaque que l'escadron avait reçu l'ordre d'effectuer, a été gravement blessé de plusieurs éclats d'obus dont quatre au visage et un grave à la jambe gauche ; a conservé le commandement de son peloton et n'a été se faire panser à l'ambulance qu'après avoir rejoint l'escadron qui se repliait sous un feu violent de l'artillerie ennemie. Vient de rejoindre le front en janvier.

Capitaine BOSCAL DE REALS DE MOR-NAC, 18^e rég. de chasseurs : le 3 mars, a conduit résolument son escadron à l'attaque des retranchements ennemis et a été blessé d'une balle à la tête. A été blessé au combat du 18 février. Très brillant soldat.

Lieutenant DE DREUILLE, pilote à l'escadrille M. F. 35 : a exécuté de nombreux bombardements de nuit dont certains ont été très efficaces. Au cours de l'un d'eux qu'il effectua à 400 mètres d'altitude et qui avait déterminé chez l'ennemi une alerte sérieuse, éclairé par de puissants projecteurs, s'est trouvé sous un feu extrêmement violent d'infanterie et d'artillerie. N'a échappé, grâce à son sang-froid et à sa présence d'esprit, qu'en descendant très rapidement au ras de la mer. Est revenu avec un appareil complètement déréglé par les projectiles qui l'avaient atteint.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent ALPINI, 163^e d'infanterie : bravoure et dévouement remarquables. Est allé en dernier lieu, chercher en plein jour à soixante mètres en avant de nos lignes et près des tranchées allemandes, un blessé grave qu'il a ramené sur son dos, sous le feu de l'ennemi.

Sergent BITTENFELD, 10^e génie : étant chargé d'assurer un service de liaison, a fait preuve de la plus grande bravoure en restant exposé à un feu violent pour remplir sa mission.

Adjudant ROUSSELOT, 4^e tirailleurs : sous-officier provenant des douaniers, qui a demandé à rejoindre le front. N'a cessé depuis son arrivée sur le front de donner des preuves de la plus grande bravoure. S'est particulièrement fait remarquer le 2 mars par son calme et son sang-froid au cours de l'attaque ennemie qu'il a contribué à repousser.

Maitre ouvrier LEFEVRE, 7^e génie : soldat remarquable par le courage, le sang-froid et l'activité dont il n'a cessé de faire preuve depuis le début de la campagne. Le 2 mars, bloqué au fond d'un puits par suite de l'explosion d'un obus de gros calibre, a montré un calme parfait qu'il a su communiquer à ses camarades qu'il a aidé à sauver.

Soldat GALIZZI, 7^e génie : étant au fond d'un puits de mine, a montré un empressement remarquable à porter secours à ses camarades. A réussi notamment par son adresse, son agilité et son courage à tirer d'une situation désespérée un camarade territorial grièvement blessé.

Tirailleur LARBIBEN EL HADJ, 4^e tirailleurs indigènes : sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie ennemies a refait un élément de tranchée démolie par un obus torpille. S'est en outre fait remarquer par sa cranerie et sa bravoure au cours de l'attaque ennemie du 2 mars.

Sergent BALM, 7^e génie : les hommes de son équipe ayant été bloqués au fond d'un puits de mine par l'explosion d'un obus de gros calibre, en a opéré le sauvetage avec un dévouement et un courage remarquables sous un feu extrêmement violent.

Tirailleur MOHAMED (Essid ben Balzi, ben Mohamed Drissi), 4^e tirailleurs : blessé grièvement le 22 février par une bombe, alors qu'il était en sentinelle à un poste d'écoute avancé. A dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Soldat COTTONAT, 144^e d'infanterie : pendant un violent bombardement des tranchées par l'artillerie ennemie, est resté à son poste d'observation, où il a été grièvement blessé de plaies multiples par éclats d'obus, qui ont nécessité l'amputation de la jambe gauche.

Soldat CHAMPALAUME, 2^e d'infanterie : présent au corps depuis le 5 octobre, s'était déjà fait remarquer à l'attaque du 17 décembre par son élan. Blessé, le 23 janvier, au cours d'une patrouille en avant des tranchées, a dû rester pendant tout le jour dans un trou d'obus, endurant de cruelles souffrances avant d'être secouru.

Soldat LABBÉ, 2^e d'infanterie : déjà blessé le 22 août, est revenu au feu le 1^{er} novembre et a été de nouveau grièvement blessé dans un assaut à la baïonnette le 17 décembre. Excellent soldat, très estimé par tous.

Soldat LE BOUILLE, 48^e d'infanterie : patrouilleur volontaire, ayant reçu l'ordre d'enlever une sentinelle ennemie, s'est approché des tranchées allemandes à travers le réseau de fils de fer et a été grièvement blessé à bout portant en cherchant à accomplir sa mission.

Brigadier GALLET, 28^e dragons : blessé en reconnaissance et abandonné dans une ferme par son lieutenant qui ne pouvait suivre, disait cet officier : « Allez, votre vie est plus utile que la mienne, je tâcherai d'aller vous rejoindre le plus tôt possible ». Le pays étant envahi par l'ennemi, s'est caché dans une forêt a essayé, à plusieurs reprises, de s'échapper, y a réussi au péril de sa vie et a rapporté plusieurs renseignements utiles.

Brigadier BOUGUIGNON, 28^e dragons : a fait preuve depuis le commencement de la campagne d'intelligence, de sang-froid et de courage. Blessé d'une balle dans la joue, a continué à faire le coup de feu, jusqu'à ce qu'une deuxième balle reçue dans l'épaule vint le mettre dans l'impossibilité de se servir de sa main. Alors, sans se plaindre, a rejoint les chevaux de main et monté à cheval avec son peloton, où il a occupé sa place jusqu'au moment où on s'est aperçu de sa blessure. Aussitôt guéri est revenu sur le front.

Cavalière DRUELLE, 28^e dragons : blessé en reconnaissance et abandonné dans une ferme par son lieutenant qui ne pouvait suivre, s'est caché dans les bois dès que le pays fut envahi. A tenté à plusieurs reprises de s'échapper, y a réussi au péril de sa vie et a rapporté plusieurs renseignements utiles.

Soldat SIREYZOL, 14^e d'infanterie : s'est offert spontanément pour lancer des bombes. A rempli sa mission pendant trente-deux heures consécutives. Ayant progressé avec l'attaque, a été blessé en protégeant l'organisation du terrain conquis.

Adjudant LALANNE, 88^e d'infanterie : n'a cessé, dans les divers combats auxquels le régiment a pris part, de donner à tous le meilleur exemple de courage, de sang-froid et d'une grande bravoure. Grièvement blessé le 16 février en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande. Sous-officier de réserve des plus méritants.

Sergent ALLONEAU, 88^e d'infanterie : excellent sous-officier et parfait serviteur, d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve, a été blessé grièvement en tête de sa section qu'il menait à l'attaque d'une tranchée ennemie le 16 février. Déjà blessé le 8 septembre. Revenu au front le 15 octobre. Sous-officier de réserve des plus méritants.

Médecin auxiliaire LOUMAIGNE, 88^e d'infanterie : n'a cessé depuis son arrivée sur le front, de donner les preuves d'un complet dévouement, parcourant sous les projectiles et avec un mépris complet du danger, les tranchées de première ligne, donnant à tout son personnel, un exemple constant de sang-froid, de courage et d'abnégation, prodiguant ses soins aux blessés sous le feu le plus violent. A été blessé lui-même, le 19 février, à la tête, par un éclat d'obus, et a, en outre, ressenti une forte commotion causant un ébranlement cérébral.

Caporal MITTEAU, 88^e d'infanterie : a donné en toutes circonstances à ses hommes depuis le début de la campagne, le meilleur exemple de bravoure, de sang-froid et de courage ; a été grièvement blessé, le 14 février, en entraînant son escouade à l'attaque d'une tranchée.

Caporal MAURICE, 117^e d'infanterie : blessé, a demandé à revenir au feu à peine guéri. Au combat du 22 février, a mis en batterie sa pièce sous une grêle de balles ; est demeuré pendant 48 heures dans la tranchée de première ligne, assailli continuellement par la fusillade, les obus et les grenades à main ennemies. A montré en toutes circonstances la même énergie et la même sang-froid.

Soldat CAZIN, 115^e d'infanterie : le 31 août, a sauvé son chef de bataillon, en l'emportant sur son dos. Blessé le 24 septembre, a refusé de se laisser évacuer ; a rejoint ses camarades au feu. Blessé de nouveau le 6 octobre. A toujours été le modèle du soldat au feu.

Adjudant-chef MASSOT, 117^e d'infanterie : très énergique, très bon chef de section, très brave. S'est particulièrement fait remarquer en traversant une rivière à la nage, sous le feu de l'ennemi, pour aller chercher des barques pour faire passer la compagnie. Le 24 septembre, a été fait prisonnier et a réussi à s'échapper. A été blessé. Est revenu au front le 14 novembre.

Soldat GUYEN, 21^e d'infanterie coloniale : le 3 février, après avoir ramené à l'abri une mitrailleuse dont les servants avaient été tués, est retourné dans le boyau ; a tué plusieurs ennemis dans un combat corps à corps ; atteint d'un coup de baïonnette à la main droite a continué à tirer après s'être fait un pansement sommaire ; n'a quitté son poste que 26 heures après avoir été blessé et sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Soldat MIROUZE, 21^e d'infanterie coloniale : a constamment donné l'exemple du courage, du dévouement et de l'entrain, notamment au combat du 23 août 1914 où, sous un feu violent, il réussit à ouvrir, avec des cisailles, des passages à sa compagnie, arrêtée par des barrières de fil de fer, le 8 septembre où il fut blessé et enfin au combat du 3 février, où il fut blessé à nouveau assez grièvement.

Sapeur mineur CARREAU, génie, compagnie 22/2 : ayant vu tomber son lieutenant grièvement blessé, s'est porté à son secours sous un feu violent ; a été blessé lui-même cinq fois dans la journée du 3 février en allant chercher des munitions.

Caporal SOLERS, 4^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement le 4 février, après s'être distingué au combat de la veille, n'a quitté la tranchée de première ligne que sur l'ordre de son chef de section et en criant à ses hommes : « Tenez bon ! ».

Sergent BIGOT, 21^e d'infanterie coloniale : dans l'attaque de nuit du 4 février, a donné le plus bel exemple de décision et de courage en sortant d'un boyau où il était à l'abri pour s'élancer sur une mitrailleuse ennemie qui causait de fortes pertes dans nos rangs.

Sergent MAROT, 24^e d'infanterie coloniale : commandant une section de mitrailleuses pendant l'attaque du 3 février, a installé ses mitrailleuses à découvert malgré un violent bombardement d'artillerie et a contribué par un tir violent et bien ajusté à repousser des attaques ennemies qui se sont produites l'une en avant, l'autre en arrière de sa position et à courte distance.

Claireon DUBOIS, 110^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, est un bel exemple de dévouement, de courage et d'entrain. Le 17 février, après la prise d'une position ennemie, au moment où l'adversaire prononçait une contre-attaque, a seul chargé à la baïonnette plusieurs Allemands descendus dans la tranchée, en a tué deux et a fait fuir les autres. Le soir même est allé en rampant chercher trois camarades blessés à quelques pas de la tranchée allemande.

Sergent CAPLOT, 110^e d'infanterie : les 16, 17 et 18 février, à la prise d'une position ennemie, a fait preuve d'une bravoure exceptionnelle. Est entré le premier dans un boyau de communication allemand et l'a débarrassé à coups de baïonnette. Ensuite, a pris le commandement d'un poste de tranchée où trois sergents venaient d'être tués.

Adjudant-chef COLIN, 127^e d'infanterie : depuis le début de la campagne n'a cessé de donner des preuves de sa bravoure et de son sang-froid sous le feu. A été blessé très grièvement le 19 février en entraînant sa section à l'assaut d'une position ennemie.

Sergent DE BALLIENCOURT, 73^e d'infanterie : a deux reprises, a porté sa section en avant avec une rare énergie. A été très grièvement blessé en allant entasser des sacs à terre à l'extrémité d'un boyau pris d'enfilade par une mitrailleuse allemande.

Maréchal des logis DE VASSART D'HOZIER, 15^e d'artillerie : engagé volontaire à 49 ans pour la durée de la guerre. Par son intelligence et son mépris absolu du danger, a rendu des services exceptionnels. A fait preuve, le 17 février, du plus grand sang-froid en dégageant, sous un feu violent d'artillerie lourde, un servent enseveli par un obus de

15 centimètres tombé sur un abri où il se trouvait lui-même.

Canonnier DEBERT, 41^e d'artillerie : dans la journée du 23 février, au cours d'une attaque, quoique blessé à la cuisse par un éclat d'obus, n'a pas hésité à escalader une tranchée de première ligne pour porter plus vite un pli destiné par le colonel d'un régiment d'infanterie à un chef de bataillon commandant sa troupe et s'installant dans une tranchée conquise sur l'ennemi, tranchée encore sous le feu violent de l'infanterie allemande.

Caporal VEDRINES, 22^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été désigné par une balle qui lui a emporté le nez, au combat du 30 août pendant qu'il menait au feu son escouade qu'il avait su maintenir en face de l'ennemi, malgré des pertes sérieuses.

Adjudant-chef GUINAND, 223^e d'infanterie : d'une bravoure au feu, d'une audace froide et d'une énergie réfléchie absolument remarquables. Le 23 février, en plein jour, s'est porté avec une patrouille de quatre volontaires, soutenue en arrière par une escouade, pour reconnaître un village occupé par l'ennemi ; avec ses patrouilleurs, s'est avancé en rampant vers une sentinelle ennemie, a pu la surprendre et la faire prisonnière, l'a amenée sous un feu très vif dirigé sur lui par le poste ennemi alerté.

Caporal FAVIER, 223^e d'infanterie : blessé très grièvement au coude droit et à la main gauche en chargeant à la baïonnette lors de l'attaque d'un village, le 1^{er} mars, est venu seul au poste de secours (2 kilomètres à pied), a montré un courage contre la douleur digne de sa belle conduite au feu, a subi, sans une plainte, un pansement long et extrêmement douloureux, ne cessant de demander au chef de corps, comme récompense, de le faire revenir le plus tôt possible et de lui garder sa place dans le régiment et dans sa compagnie.

Soldat FRADIN, 223^e d'infanterie : chargeant à la baïonnette avec le groupe de patrouilleurs d'élite dont il faisait partie lors de l'attaque d'un village, le 1^{er} mars, est entré un des premiers dans le village, fut très grièvement blessé d'une balle à la tête, montra au poste de secours où il fut transporté le plus grand courage, exprimant l'espoir qu'il reviendrait bientôt.

Sergent TROUSSARD, 31^e d'infanterie : ne cesse, en toutes circonstances, de faire preuve d'une bravoure intelligente à la tête de la section de mitrailleuses qu'il commande. Au cours d'un combat, a repoussé avec ses engins de violentes contre-attaques ennemies qu'il a dispersées. Blessé grièvement d'un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer et est demeuré sept jours consécutifs sur la position qu'il défendait.

Adjudant DUMAS, 46^e d'infanterie : excellent et énergique sous-officier, sur le front depuis le début de la campagne. Le 28 février est monté à l'assaut en avant de sa section. Arrivé le premier dans la tranchée ennemie, a maintenu ses hommes à la crête malgré un feu intense d'artillerie et ne l'a évacuée que sous les effets d'un feu d'enfilade d'une mitrailleuse. Le 1^{er} mars est reparti à l'assaut dans les mêmes conditions et a su se maintenir sur les pentes en organisant sous le feu une ligne de défense.

Adjudant-chef LADET, 46^e d'infanterie : superbe conduite au feu, entraînant sa troupe à l'attaque par son exemple, faisant le coup de feu avec ses hommes et stimulant leur courage jusqu'au moment où il fut grièvement blessé.

Adjudant-chef BERTHELIN, 46^e d'infanterie : le 28 février, a pris le commandement de sa compagnie dont tous les officiers avaient été blessés. Le 1^{er} mars il porta sa compagnie à l'attaque et entra dans la localité attaquée où il tint sur ses positions jusqu'au 3 mars, dans la nuit, moment où il fut relevé. Fait campagne depuis la mobilisation. Sous-officier remarquable par son énergie, son courage et son allant.

Caporal BONNEAU, 89^e d'infanterie : au cours de l'attaque d'une localité, les 23 février, 1^{er} et 2 mars, a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de courage ; blessé au bras gauche au cours de l'action, a assuré le service de sa pièce avant de se faire panser et a refusé de se laisser évacuer pour assurer le commandement de la section dont le sergent venait d'être tué.

Sergent COUPILLON, 89^e d'infanterie : a brillamment entraîné ses hommes à l'assaut

d'un village, le 28 février ; y est entré des premiers. Refoulé par des contre-attaques et des rafales d'artillerie, a ramené quatre fois sa section à l'assaut, faisant preuve de la plus belle énergie et d'une grande bravoure.

Sergent HALLOUIN, 31^e d'infanterie : brillante conduite au cours d'une attaque le 1^{er} mars. Par son audace et sa vaillance, a su faire progresser sa section sous un feu violent. S'est déjà, à maintes reprises, signalé par son courage. Blessé, a continué à entraîner sa section jusqu'à ce qu'il ait été atteint par une deuxième blessure.

Claireon DUPONT, 313^e d'infanterie : s'est présenté spontanément au chef de bataillon, à un moment difficile de l'attaque du 4 mars pour sonner la charge. Blessé une première fois, a continué à sonner, n'a abandonné son poste qu'à la troisième blessure.

Soldat GUILLOT, 6^e d'infanterie coloniale : le 27 septembre, à l'attaque d'un village, n'a cessé de donner l'exemple de la plus grande bravoure, de la plus belle abnégation et d'entraîner ses camarades en avant sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie jusqu'au moment où il fut grièvement blessé. A subi l'amputation de la jambe.

Adjudant OUVRARD, 65^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus grande énergie dans tous les combats auxquels le régiment a pris part, notamment le 30 septembre où il fait 14 prisonniers et le 17 janvier où il a tenu tête avec sa section pendant plus de six heures à une forte attaque allemande. Est volontaire pour toutes les missions dangereuses. Modèle de devoir et de dévouement.

Sergent VIGNON, 43^e d'infanterie coloniale : vieux sous-officier ayant déjà 8 campagnes dont 8 de guerre, toujours volontaire pour des missions périlleuses. A été blessé très grièvement à la tête le 19 novembre, blessure qui a nécessité une trépanation dont il conserve une paralysie générale du côté gauche.

Adjudant POTIRON, 1^{er} zouaves de marche : chargé au cours d'une reconnaissance de commander une patrouille d'aile, a progressé jusqu'à la première ligne ennemie, s'est rejeté avec résolution dans la tranchée occupée par l'infanterie allemande et n'a lâché prise pour rejoindre le gros de la reconnaissance qu'après avoir vu ses zouaves hors de combat et avoir été lui-même gravement atteint. Déjà blessé le 22 août.

Soldat TELLIER, 335^e d'infanterie : soldat toujours énergique et courageux. A été très grièvement blessé, le 14 février, en marchant à l'assaut d'une position fortifiée, sous un feu violent.

Soldat SURRAULT, 277^e d'infanterie : plein d'entrain et de courage, a été blessé très grièvement à l'assaut d'une position fortifiée (deux blessures et bras droit emporté). A toujours conservé son calme et son énergie et a fait preuve du plus beau mépris de la douleur.

Sergent JOUBERT, 277^e d'infanterie, excellent sous-officier. Plein d'énergie et de dévouement, a fait lui-même de nombreuses patrouilles qu'il a réussi à pousser très près des tranchées allemandes.

Sergent-fourrier BENETREAU, 277^e d'infanterie : excellent sous-officier, très brave, très dévoué. Quoique blessé grièvement en portant un ordre, a exécuté sa mission.

Caporal HARDY, 277^e d'infanterie : excellent caporal. S'est porté bravement à l'attaque de la position fortifiée sous un feu violent. Grièvement blessé.

Soldat BLAIS, 277^e d'infanterie : très bon soldat. S'est toujours montré plein d'énergie et de bravoure. A été grièvement blessé à l'attaque d'une position fortement défendue.

Soldat BONNEAU, 277^e d'infanterie : très bon soldat. N'a cessé de faire preuve d'énergie et d'entrain. A vaillamment marché contre les tranchées ennemies. Grièvement blessé.

Cavalier MAUBANT, 10^e escadron du train : ordonnance d'un officier général et accompagnant ce dernier sur la ligne de feu (17 septembre), a été très grièvement blessé (trois blessures) et a fait preuve du plus grand courage.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7.